

# Pierre MICHEL

## OCTAVE MIRBEAU ET LE NÉO-MALTHUSIANISME

Parmi les nombreuses raisons pour lesquelles Octave Mirbeau connaît un regain de ferveur ces dernières années, figure l'actualité des combats qu'il a menés et des valeurs qu'il a défendues et illustrées pendant des décennies. Certes, sans son imagination créatrice, son style percutant, son humour lucide et son ironie dévastatrice, l'oubli aurait fait son œuvre, nombre des personnages qu'il a voués au ridicule qui tue, tels Leygues, Detaille ou Archinard, seraient à jamais plongés dans les poubelles de l'histoire, et on n'accorderait pas d'importance particulière à sa critique, d'inspiration anarchiste, de la démocratie parlementaire, ou à ses combats pour Rodin ou Monet, qu'il n'est évidemment pas le seul à avoir menés. Reste que, dans un domaine au moins, il n'est pas seulement fort en avance sur son temps, mais il est aussi l'un des très rares, avec Paul Robin<sup>1</sup>, à s'engager pour des valeurs qui nous semblent évidentes aujourd'hui, du fait des acquis des trente dernières années<sup>2</sup>, mais qui se heurtaient à une très vive opposition et étaient gravement discréditées il y a un siècle : je veux parler de ses thèses néo-malthusiennes et de son combat pour le droit à l'avortement.

Le malthusianisme, ainsi nommé par référence au pasteur anglais Thomas Malthus (1766-1834), dans son *Essay on the principle of population* (1798), reposait sur le constat que la population des hommes sur la Terre s'accroît selon une progression géométrique, alors que la croissance des ressources alimentaires est arithmétique, de sorte qu'inévitablement la famine et la sous-alimentation menaceront l'avenir de l'humanité, quand les épidémies et les guerres auront cessé de jouer leur rôle de stabilisateurs démographiques et qu'il ne restera plus de terres nouvelles à cultiver. Le moins que l'on puisse dire, même si les choses se sont passées d'une manière sensiblement plus complexe que la formule de Malthus, c'est que le sextuplement de la population mondiale en deux siècles, à la faveur de la très nette baisse de la mortalité infantile, les dizaines de millions de morts de faim de ces dernières décennies, en Afrique et ailleurs<sup>3</sup>, et la grave crise alimentaire qui frappe actuellement le Tiers-Monde et touche à leur tour les pauvres des pays développés, apportent à ce pronostic une tragique confirmation, qui a poussé les gouvernements des deux pays les plus peuplés, la Chine et l'Inde, à mettre en œuvre des politiques malthusiennes. Simplement le prêtre anglican qu'était Malthus n'envisageait qu'un seul moyen pour prévenir le lapinisme humain et ses conséquences fatales<sup>4</sup> : le recours prioritaire à la continence ou à la chasteté pré-matrimoniale – notamment en reculant le plus possible l'âge du mariage –, dans l'espoir de limiter d'une façon draconienne le nombre de naissances et, partant, le nombre de bouches à nourrir<sup>5</sup>. L'ennui est que cette politique n'est pas seulement une grave source de frustrations pour la

---

<sup>1</sup> Né à Toulon en 1837, Paul Robin a choisi librement de mettre lui-même un terme à sa vie, en 1912. Pédagogue libertaire et partisan de ce qu'il appelle « *l'éducation intégrale* », il a dirigé l'orphelinat de Cempuis, de 1880 à 1890, et a tâché d'y appliquer ses méthodes alternatives et émancipatrices, dont Mirbeau a fait l'éloge dans son article « Cartouche et Loyola » (*Le Journal*, 9 septembre 1894 ; *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990, pp. 139-142), avant d'être révoqué par la sainte alliance des « *Cartouche* » de la pseudo-République et des « *Loyola* » de l'Église romaine. Défenseur inlassable de la cause du contrôle des naissances, il a fondé la Ligue de la régénération humaine en 1896 et rédigé plusieurs brochures de propagande néo-malthusienne.

<sup>2</sup> Du moins en France, car en Pologne, à Malte, à Chypre ou au Portugal, ce droit n'est toujours pas reconnu !

<sup>3</sup> Dans *Le Nouvel Observateur* du 7 mai 2008, Marcel Mazoyer, ancien président du Comité du programme de la F.A.O., déclare que, « *chaque année, la faim tue neuf millions d'humains* ».

<sup>4</sup> Une autre pratique de stabilisation démographique, très fréquente encore au dix-neuvième siècle, même en France, était l'infanticide : Mirbeau l'évoque dans un de ses plus prenants contes cruels, « *L'Enfant* » (*Contes cruels*, Librairie Séguier, 1990, t. II, pp. 187-192 ; <http://www.scribd.com/doc/2241428/Octave-Mirbeau-L'Enfant>). Dans la première édition de son *Essay* de 1798, Malthus voyait aussi dans l'infanticide et, plus généralement, dans le meurtre, des stabilisateurs démographiques.

<sup>5</sup> Mirbeau a aussi évoqué le sort tragique de certains vieillards, considérés comme des « *bouches inutiles* », dans le terrible conte qui porte précisément ce titre (*Contes cruels*, Librairie Séguier, 1990, t. I, pp. 167-171 ; <http://www.scribd.com/doc/2237656/Octave-Mirbeau-Les-Bouches-inutiles>). Le beau film japonais d'Imamura *La*

grande majorité de ceux qui n'ont guère d'autres plaisirs à leur disposition que ceux qu'offre gratuitement leur nature sexuée, mais elle se révèle presque toujours inefficace. Car, pour les plus pauvres, aujourd'hui comme hier, en l'absence de toute protection étatique et de toute sécurité sociale, la seule chance de pouvoir se nourrir, si jamais ils parviennent à un âge avancé, c'est d'avoir beaucoup d'enfants, afin que les rescapés des hécatombes qui frappent les petits d'homme puissent les entretenir le moment venu. Si l'Europe a fini par réduire le nombre d'enfants à celui qui est strictement nécessaire au renouvellement des générations, soit aux alentours de deux par femme en âge de procréer, cela est dû principalement, on le sait, aux interventions de l'État moderne qui, sous des formes diverses, a permis à chacun de faire face à la maladie et d'assurer sa subsistance pour ses vieux jours. C'est pourquoi des familles originaires d'Afrique ou d'Asie, chez qui la moyenne était de six ou sept enfants, tendent à se rapprocher peu à peu des standards européens quand, établies en Europe, elles bénéficient des mêmes protections que les autochtones.

Le néo-malthusianisme de Paul Robin et d'Octave Mirbeau ne saurait bien évidemment se satisfaire de la répression sexuelle induite par les préconisations de Malthus et propice aux perversions en tous genres<sup>6</sup>, ni *a fortiori* de l'abandon des pauvres à la simple charité des riches, sous prétexte qu'ils ne seraient pas incités à contrôler les naissances par les *Poor laws* en usage en Angleterre depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Pour des libertaires conséquents, il serait contre-productif d'interdire aux hommes et aux femmes, comme aux adolescents, l'accès aux « *petites drôleries de l'amour*<sup>7</sup> » ; et, d'autre part, les pauvres et les exclus sont au premier rang de leurs préoccupations sociales et c'est précisément l'élévation du niveau de vie des plus démunis qui pourrait seule leur permettre de réduire le nombre de naissances. C'est pourquoi, à la chasteté prônée par Malthus, ils opposent le contrôle des naissances par l'usage de moyens contraceptifs et la reconnaissance du droit à l'avortement, à une époque où il est encore considéré comme un crime – et ce jusqu'à la loi Veil de décembre 1974-janvier 1975.

Mais Mirbeau n'est pas seulement soucieux du sort des plus misérables et son néo-malthusianisme ne s'explique pas seulement par des préoccupations d'ordre démographique. Il est aussi lié à sa conception extrêmement pessimiste de la condition humaine. Considérant l'existence sur terre « *comme un immense, comme un inexorable jardin des supplices*<sup>8</sup> », « *l'histoire de l'humanité* » comme une « *lente, éternelle, marche au supplice*<sup>9</sup> », et l'univers comme un « *crime*<sup>10</sup> », il lui apparaît monstrueux d'imposer le martyre de la vie à « *des créatures impitoyablement vouées à la misère et à la mort* » (« Dépopulation », II), dans un abattoir où règne l'épouvantable « *loi du meurtre* » et où toutes les créatures vivantes sont condamnées, dès leur naissance, à être impitoyablement mises à mort. Ainsi, interviewé en 1900 sur *Le Journal d'une femme de chambre*, il avoue que « *l'acte de perpétuer l'espèce malheureuse et sordide que nous sommes m'apparaît plutôt regrettable* » et il envisage froidement « *la fin du monde* » qui

*Balade de Narayama*, couronné à Cannes en 1983, traite le même thème.

<sup>6</sup> L'abbé Jules, du roman homonyme de 1888, est un bon exemple des effets désastreux de la répression sexuelle et du refoulement qu'elle entraîne. Dans son article « À un magistrat », Mirbeau dénonce les conséquences néfastes de l'institution du mariage bourgeois et de la chasteté chrétienne et affirme que les lois civiles et les lois religieuses, « *par les entraves légales ou morales qu'elles apportent à l'amour, ont été les principales causes de perversions sexuelles qui désolent l'humanité et sont un crime véritable contre l'Espèce* » (*Le Journal*, 31 décembre 1899 ; *Combats littéraires*, L'Age d'Homme, 2006, p. 496 ; <http://www.scribd.com/doc/2347502/Octave-Mirbeau-A-un-magistrat>). De son côté, Paul Robin écrit en 1905, dans sa brochure sur *Le Néo-malthusianisme* (Librairie de Régénération) : « *Chez les hommes qui n'ont pas les satisfactions sexuelles, leur besoin devient une obsession continuelle, une passion malade, qui prend la place de toute autre pensée, qui se traduit en vices personnels, en folles agressions de faibles, et aboutit dans de trop nombreux cas extrêmes, aux crimes les plus invraisemblables.* » (réédition par Bibliolib, <http://kropot.free.fr/Robin-neomalthus.htm>).

<sup>7</sup> Mirbeau emploie cette expression dans une interview parue dans *Le Figaro* le 10 décembre 1900 (*Combats littéraires*, p. 511). Il l'oppose au « *grand combat sexuel, [à] la lutte féconde qui est en tout, dans l'homme, dans la plante, dans l'animal* » et qui « *gonfle l'univers* ».

<sup>8</sup> *Le Jardin des supplices*, II, 9 (Éditions du Boucher, 2003, p. 209). Pour sa part, Jacques Chessex, dans *L'Ogre* (1973), y verra même « *l'Auschwitz de Dieu* ».

<sup>9</sup> « Ravachol », *L'Endehors*, 1<sup>er</sup> mai 1892 (*Combats politiques*, Séguier, 1990, p. 122 ; <http://www.scribd.com/doc/2264826/Octave-Mirbeau-Ravachol>).

<sup>10</sup> *Dans le ciel*, chapitre 6 (Éditions du Boucher, 2003, p. 48).

s'ensuivrait, comme dit Jules Huret : « *Pourquoi pas ?* ». Car personne, parmi les vivants, ne s'en plaindrait vraiment : « *Il n'y a pas un être humain sur la terre qui soit heureux, s'il est sincère avec lui-même, s'il ose envisager un instant qu'il doit mourir demain*<sup>11</sup>. »

À ces raisons d'ordre existentiel s'ajoutent toutes celles qui tiennent à sa révolte contre une société d'oppression, qui repose sur le vol<sup>12</sup> et sur le meurtre<sup>13</sup> et qui transforme la traversée de cette vallée de larmes en un véritable enfer<sup>14</sup>. Si seulement les institutions pouvaient atténuer « *l'universelle souffrance* », on pourrait encore entretenir un peu d'espoir. Mais de la sainte trinité que constituent la famille, l'école et l'Église, qui n'ont d'autre fonction que de « *détruire l'homme dans l'homme* » afin de produire des larves manipulables et exploitables à merci, il n'y a, bien sûr, rien à attendre de positif. Rien non plus, à plus forte raison, des politiciens de tous bords, qui ne sont avides que du pouvoir et de ses prébendes, y compris ceux qui se disent « socialistes » ou « révolutionnaires », et qui, aussitôt élus, s'empressent d'oublier les intenables promesses faites aux crédules et moutonniers électeurs. Quant aux puissances économiques et commerciales qui dominent le système capitaliste mondial, faut-il s'étonner qu'elles n'obéissent qu'aux lois du profit maximal et à n'importe quel prix, et qu'elles soient prêtes à tout, y compris aux pires massacres, pour assurer leur pérennité ? Aussi bien, au dénouement, est-ce toujours la mort qui triomphe, comme au cinquième acte des *Mauvais bergers*... On comprend, dès lors, que, dans ces horribles conditions, un nombre croissant de familles préfèrent encore « *rester stériles* » (« Dépopulation », II), et c'est précisément le cas de Mirbeau lui-même...

Face à un pessimisme aussi radical, et qu'il convient d'entendre dans son acception littérale, comme le remarquait déjà Marc Elder en 1914<sup>15</sup>, la tentation du suicide n'a rien de surprenant, et Mirbeau, qui y a justement consacré deux articles<sup>16</sup>, n'y a pas échappé, notamment au début de son séjour à Audierne, en janvier 1884<sup>17</sup>. Mais, à l'instar d'Albert Camus, il a su y résister<sup>18</sup> et a tenté de se trouver des raisons de vivre “quand même” et d'expérimenter une manière d'art de vivre, d'inspiration stoïcienne, qui lui permette tout à la fois de trouver des consolations et des compensations dans la contemplation des œuvres d'art et le spectacle de la nature et d'affirmer la supériorité de la pensée de celui qui sait qu'il va mourir sur cela même qui le tue sans même en avoir conscience.

Il aurait pu avoir aussi des velléités de prôner la disparition pure et simple de l'espèce humaine, par un refus raisonné de toute procréation, histoire d'épargner à des générations d'êtres pensants « *la douleur d'être un homme* » et « *la terreur de mourir* », et de court-circuiter du même coup « *la destruction finale* » que laissent entrevoir les grands empires conquérants et belliqueux qu'il évoque dans la sixième livraison de « Dépopulation », le 23 décembre 1900. Lui-même n'ayant pas eu d'enfants<sup>19</sup> et n'ayant jamais manifesté le désir d'en avoir, la question n'a rien de

---

<sup>11</sup> Interview par Jules Huret, *La Petite République*, 29 août 1900 (texte reproduit en annexe de la *Correspondance Mirbeau – Huret*).

<sup>12</sup> Voir sur ce point sa farce *Scrupules* de 1902 ([http://www.scribd.com/doc/2231063/Octave-Mirbeau-Scrupules?ga\\_related\\_doc=1](http://www.scribd.com/doc/2231063/Octave-Mirbeau-Scrupules?ga_related_doc=1)).

<sup>13</sup> Voir le « Frontispice » du *Jardin des supplices* :

<sup>14</sup> Sur les différents aspects de cet enfer, voir notre livre électronique : *Octave Mirbeau, Henri Barbusse et l'enfer*, <http://www.scribd.com/doc/2358794/Pierre-Michel-Octave-Mirbeau-Henri-Barbusse-et-lenfer>.

<sup>15</sup> Selon Marc Elder, « *pour Mirbeau, tout est au plus mal dans le plus mauvais des mondes possibles* » (*Deux essais : Octave Mirbeau – Romain Rolland*, Crès, 1914, p. 26).

<sup>16</sup> « Le Suicide », *La France*, 10 août 1885 (<http://www.scribd.com/doc/2243653/Octave-Mirbeau-Le-Suicide>), et *Le Gaulois*, 19 avril 1886 (<http://www.scribd.com/doc/2250177/Octave-Mirbeau-Le-Suicide>). Le premier de ces articles se termine par cette question rhétorique révélatrice de sa tentation durable : « *N'est-ce point elle [la mort] qui est la vraie liberté et la paix définitive ?* »

<sup>17</sup> Son article du 18 novembre 1900 (voir *infra*) se termine par cette phrase qui en dit long : « *Mourir pour mourir, nous aimons mieux que ce soit tout de suite, et de la mort que nous aurons choisie !...* »

<sup>18</sup> Voir notre article « Mirbeau, Camus et la mort volontaire », dans les Actes du colloque sur *Les Représentations de la mort*, Presses Universitaires de Rennes, 2002 (<http://membres.lycos.fr/fabiensolda/darticles/%20francais/PM-OM%20et%20Camus.pdf>).

<sup>19</sup> Cela n'a pas empêché Sacha Guitry, dans sa pièce *Un sujet de roman* (1923), inspirée par le couple Mirbeau, d'imaginer que le grand écrivain, rebaptisé symboliquement Lèveillé, a eu une fille et a laissé à sa femme le soin de l'élever...

rhétorique, d'autant plus que sa fascination pour le nirvana des bouddhistes – auxquels il a emprunté le pseudonyme dont il a signé ses *Lettres de l'Inde* de 1885<sup>20</sup> – est symptomatique de cette permanente tentation du renoncement définitif<sup>21</sup>. Mais il n'en est rien et, bien au contraire, dans le cadre d'une *Weltanschauung* marquée au coin d'un naturisme foncier, il tend à sacraliser « l'éclosion de la vie » et à faire de « la perpétuation de l'espèce » le « but » de « l'amour », conformément aux impénétrables desseins de la nature<sup>22</sup>, auxquels s'opposent de toutes leurs forces les lois civiles et religieuses<sup>23</sup>, qui « accomplissent une œuvre de mort<sup>24</sup> ». Plus surprenant encore, voilà que notre néo-malthusien consacre au sidérant *Fécondité* de Zola un dithyrambique compte rendu dans les colonnes de *L'Aurore* : à travers son héros, explique-t-il, Zola tente de montrer que le remède au dessèchement des familles et au « mal moderne<sup>25</sup> » « est dans le débordement, dans le pullulement de la vie... dans la création incessante, dans le défrichement perpétuel de la femme et de la terre, dans le réveil de toutes les forces endormies de la nature », grâce à quoi « la vie triomphe nécessairement de la mort<sup>26</sup> ». Bien sûr, il ne fait là que résumer la vision des choses de Mathieu Froment, sans pour autant reprendre à son compte le lapinisme zolien. Il convient aussi d'en rabattre sur les compliments, d'ordre littéraire plus qu'idéologique, à peine atténués par de timides réserves, qu'il adresse à un homme qui, depuis *J'accuse*, est devenu à ses yeux un Christ au-dessus de toute critique. Reste que « le devoir sacré de la vie » qu'il y affirme, par opposition aux forces de mort qui sont à l'œuvre en toutes choses, fait bel et bien partie de l'arsenal conceptuel de sa philosophie naturiste et vitaliste, qui lui fait, par exemple, affirmer, le 9 décembre 1900 (« Dépopulation » (IV)) : « Le grand tourbillon de la vie emporte presque toutes les créatures vivantes dans un désir obscur et puissant de création ».

Il nous faut donc examiner de plus près les textes où Mirbeau développe ses thèses néo-malthusiennes, pour essayer de comprendre comment elles peuvent bien coexister et s'articuler avec ce vitalisme constamment réaffirmé. On verra alors que proclamer la nécessité d'un contrôle des naissances et le droit sacré à la contraception, à l'avortement et, partant, au non-être, résulte justement de la conviction que tous les humains à qui on inflige la vie, selon le mot de Chateaubriand, ont un droit imprescriptible à une existence de justice et de bonheur digne de leur condition d'êtres pensants<sup>27</sup>. Mais ce n'est malheureusement pas pour demain : « D'ici là, nous

<sup>20</sup> Publiées par mes soins en 1991, aux Éditions de l'Échoppe, Caen.

<sup>21</sup> « Il vaut mieux renoncer à tout que lutter pour jouir » : telle est la dernière phrase de son article sur le suicide du 10 août 1885 (*loc. cit.*).

<sup>22</sup> On en trouve un exemple consternant dans son article du 20 novembre 1892 sur la *Lilith* de Remy de Gourmont, article prudemment signé Jean Maure, à l'insu de sa femme : « Elle [la femme] n'a qu'un rôle, dans l'univers, celui de faire l'amour, c'est-à-dire de perpétuer l'espèce ; rôle assez important, en somme, assez grandiose, pour qu'elle ne cherche pas à en exercer d'autres. Selon les lois infrangibles de la nature, dont nous sentons mieux l'implacable et douloureuse harmonie que nous ne la raisonnons, la femme est inapte à ce qui n'est ni l'amour, ni la maternité » (recueilli dans les *Combats littéraires*, p. 336 ; <http://www.scribd.com/doc/2356926/Octave-Mirbeau-Lilith>).

<sup>23</sup> Voir *supra* la note 6.

<sup>24</sup> « À un magistrat », *loc. cit.* Un exemple de cette « œuvre de mort », au sens littéral de la formule, est fourni au chapitre XV du *Journal d'une femme de chambre* : un jardinier perd sa femme, parce que sa patronne lui interdit d'avoir des enfants. Isidore Lechat, dans *Les affaires sont les affaires*, chasse son jardinier parce que sa femme est enceinte et qu'il ne supporte pas non plus les enfants.

<sup>25</sup> Dans le « dialogue triste » précisément intitulé « Le Mal moderne », un bourgeois souhaite une bonne guerre et réclame « un bain de sang, un bain de sang !... », car, à l'en croire, le siècle est bien malade et « il n'y a que le sang, le bain de sang, qui puisse le régénérer... » (*L'Écho de Paris*, 8 septembre 1891 ; *Dialogues tristes*, pp. 227-236 ; [http://fr.wikisource.org/wiki/Dialogues\\_tristes/Le\\_Mal\\_moderne](http://fr.wikisource.org/wiki/Dialogues_tristes/Le_Mal_moderne)).

<sup>26</sup> « Fécondité », *L'Aurore*, 29 novembre 1899 (*Combats littéraires*, p. 491 ; <http://fr.wikisource.org/wiki/F%C3%A9condit%C3%A9>). Dans une lettre inédite à Amédée Prince, Émile Zola écrit pour sa part : « Fécondité est une apologie des familles nombreuses. La question de la natalité, de la dépopulation, dont souffre la France, y est traitée sous la forme dramatique. [...] C'est en somme un cantique à la vie, au plus de santé, de force et de joie possible » (catalogue de la Librairie de l'Abbaye, n° 334, juillet 2008, p. 20). En liant le plus de santé et de joie possible au grand nombre d'enfants, Zola est aux antipodes de Mirbeau.

<sup>27</sup> Révélatrice à cet égard est la lettre qu'il adresse à Jules Huret, en septembre 1907, lors de la naissance de son deuxième enfant : « Nous sommes bien heureux que tout se soit passé à peu près normalement, et que la famille Huret se soit augmentée d'un gaillard solide. Mais dites donc, en voilà assez, hein ? Et donnez à votre femme un peu de répit,

*continuerons à jeter au vent qui la dessèche la graine humaine et les germes de vie !... »*, constate, désabusé, le menuisier interrogé par le journaliste dans sa chronique du 25 novembre 1900. C'est parce que, pour la très grande majorité des hommes, de ce temps comme du nôtre, les conditions minimales d'épanouissement de l'individu ne sont pas du tout remplies, dans des sociétés plus oppressives et mortifères les unes que les autres, qu'il convient de s'opposer vigoureusement à toutes les politiques natalistes, qui, paradoxalement, attentent gravement au principe sacré de la vie, puisqu'elles condamnent à mort, chaque année, des millions d'êtres innocents qui n'ont commis d'autre crime que de naître. Plus précisément, ce qui horrifie et révolte le plus Mirbeau, c'est que ces politiques populationnistes visent à produire les futurs prolétaires, dont les industriels et les financiers ont besoin pour alimenter leurs profits rouges de sang humain, et les futurs soldats – « *de la chair à canon* », comme dit cyniquement un « bon » patriote (« Dépopulation », VI) –, qui seront envoyés à la mitraille, tel l'innocent Sébastien Roch, lors de la prochaine boucherie qui se prépare avec ardeur des deux côtés du Rhin. C'est justement parce qu'il aime, défend et sacralise la vie et sa dignité suprême que Mirbeau s'oppose de toutes ses forces à ce qu'on en fasse un enfer et un abattoir : il y voit un simple « *devoir de solidarité humaine* » (« Dépopulation », III), visant à réduire le parcours du combattant qu'est l'existence terrestre à son « *minimum de malfaisance* », comme il le dit par ailleurs de l'État qu'il vitupère<sup>28</sup>.

Si l'on ne prend pas en compte les multiples allusions, glissées incidemment, dans nombre de chroniques ou de contes, à des pratiques contraceptives ou à des infanticides liés à la misère, il apparaît que Mirbeau a consacré huit articles au néo-malthusianisme, et ce sont ceux-là que nous reproduisons.

Dans le premier, « Consultation », qui fait partie de la série des *Dialogues tristes*<sup>29</sup>, il met en lumière le cynisme et le double langage de la classe dominante, qui se réserve le droit de recourir à l'avortement – il faut « *le cantonner dans les classes riches* », déclare benoîtement le médecin –, afin de régler sans scandale les problèmes relatifs aux juteux « *adultères chrétiens* » chers à Paul Bourget, mais qui n'en condamne pas moins impitoyablement les pauvres à une reproduction sans contrôle : comme le proclamera sans vergogne Jean Foyer, député d'Angers, puis ministre de la « Justice », si l'on ose dire, dans les années 1960, « *le vice des riches ne doit pas devenir le vice des pauvres* »... Pour donner plus d'impact à sa revendication, c'est par le truchement d'un homme du monde, député par surcroît, mais conjoncturellement confronté à la nécessité de faire avorter sa maîtresse mariée, que notre justicier proclame que le droit à l'avortement, à défaut d'être « *un dogme* », comme en Océanie, est à coup sûr « *une des nombreuses manifestations de la liberté individuelle* », et affirme en conséquence qu'il devrait y avoir « *la liberté de l'avortement, comme il y a la liberté de la presse, la liberté de la tribune, la liberté de l'association* ». Dans cette volonté de banaliser le recours à l'avortement en le présentant comme une chose très naturelle, il se trouve sur la même longueur d'ondes que son ami Paul Hervieu qui, dans une lettre inédite au docteur Pozzi, datée du 14 octobre 1891<sup>30</sup>, pronostique, à propos d'un sien article paru dans *L'Éclair* : « *J'ai simplement émis l'hypothèse que l'avortement cesserait peut-être un jour d'être un crime, et que le médecin, le vieux médecin de la famille, y procéderait paisiblement* ».

Le médecin de famille, précisément, auquel recourt le député du dialogue de Mirbeau, et qui vient officiellement de se distinguer par des convictions natalistes affichées, n'en est pas moins prêt à procéder « *paisiblement* » à l'avortement sollicité et va jusqu'à refuser officieusement toute restriction à cette liberté fondamentale : « *Il faut laisser aux droits de l'humanité un champ vaste, sans limites...* » Ce sont là les positions mêmes qu'adoptera le M.L.A.C. (Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception), lorsqu'il sera fondé, en 1972. Mais il aura fallu attendre 85 ans, après la « *consultation* » imaginée par Mirbeau, pour que ce « *droit de l'humanité* » soit enfin reconnu en France et accordé à tous, et pas seulement aux privilégiés qui ont les moyens

---

*pour qu'elle vive, elle aussi, une vie tranquille et heureuse ! »* (archives de Jean-Étienne Huret).

<sup>28</sup> Dans une *interview* parue dans *Le Gaulois* le 25 février 1894 ([http://www.scribd.com/doc/2257363/Octave-Mirbeau-LAnarchie?ga\\_related\\_doc=1](http://www.scribd.com/doc/2257363/Octave-Mirbeau-LAnarchie?ga_related_doc=1)).

<sup>29</sup> Voir les *Dialogues tristes*, édités par Arnaud Vareille, Eurédit, 2007.

<sup>30</sup> Photocopie transmise par Nicolas Bourdet, petit-fils de Samuel Pozzi (et fils de Claude Bourdet), que je remercie bien vivement de m'avoir ouvert ses archives.

de se l'offrir ! Le malthusianisme cessera alors d'être le monopole de la bourgeoisie et les plus démunis pourront enfin commencer à envisager un avenir un tout petit peu moins noir...

Le deuxième texte, « Brouardel et Boisieux », publié dans *Le Journal* le 25 juillet 1897, est relatif à l'affaire Boisieux–La Jarrige<sup>31</sup>, qui a défrayé la chronique pendant quelques mois. Le docteur Charles Boisieux, gynécologue de bonne réputation internationale, a été condamné à cinq ans de prison pour avortement, à la suite de la mort, par perforation de l'utérus, d'une demoiselle Thomson, essayeuse chez Redfern, au cours d'un curetage effectué, le 24 novembre 1896, alors qu'elle était, aux dires des experts, enceinte de trois mois et demi, et ce à la demande de son amant marié, un certain Mansuy, professeur d'équitation, qui s'est suicidé peu après. Pour Mirbeau, Boisieux est une victime expiatoire offerte en pâture à l'opinion publique, à la faveur de l'indifférence générale, comme l'est Alfred Dreyfus au même moment<sup>32</sup>, et comme l'a été Jacques Saint-Cère l'année précédente, lors de l'affaire Lebaudy<sup>33</sup>. Il voit en lui le « martyr » de l'acharnement du tout-puissant doyen Brouardel<sup>34</sup>, mué en « *accusateur public* » pour ruiner la carrière d'un confrère trop talentueux, à un moment où sa propre autorité a été mise en cause dans l'affaire Cornelius Herz. Certes, le jeune médecin auquel Mirbeau prête la parole reste prudent et n'a garde de prêcher ouvertement le droit à l'avortement. Mais sa défense de son confrère condamné s'inscrit de toute évidence dans un double combat de l'écrivain libertaire : contre le mandarinat médical, sur lequel il reviendra en 1907 dans une série d'articles du *Matin*<sup>35</sup>, et pour le contrôle des naissances, qu'il va promouvoir en 1900, après la longue parenthèse de l'Affaire. Il est à noter que, ce faisant, il révèle une excellente connaissance de la médecine de son temps : il s'est visiblement très bien documenté.

C'est surtout à l'automne 1900 que Mirbeau, secondant Paul Robin et servant de caisse de résonance à la trop peu connue Ligue pour la régénération humaine fondée quatre ans plus tôt, se lance dans une campagne d'envergure nationale : c'est en effet dans les colonnes du *Journal*, quotidien qui tire alors à un million d'exemplaires, et en Premier-Paris, comme toujours depuis douze ans, qu'il publie une série de six articles ironiquement intitulés « Dépopulation ». Il s'emploie à y prouver que cette prétendue dépopulation, déplorée par les revanchards de toute obédience (et aussi, on l'a vu, par Émile Zola), ne serait pas du tout un mal, tant s'en faut, et qu'il conviendrait, plutôt que de multiplier les naissances, de les contrôler afin d'essayer d'améliorer les conditions de vie du plus grand nombre. Le prétexte de cette série est une campagne menée par les populationnistes, au premier rang desquels le sénateur de la Côte-d'Or Edme Piot<sup>36</sup>, « *homme de bonne volonté, de valeur morale et de vues courtes* » (« Dépopulation », VI), et auteur d'un projet de loi en vue de redresser en France le taux de natalité : ils le jugent en effet trop nettement inférieur à celui du *Reich* allemand, en proie à ce que Mirbeau qualifie de « *fureur prolifique* » (*ibid.*), ce qui pourrait placer l'infanterie française en position d'infériorité à l'occasion de la *Revanche* tant espérée par les nationalistes, comme s'il s'agissait d'un match de foot...

---

<sup>31</sup> Le Dr La Jarrige était accusé d'avoir adressé la demoiselle Thomson au Dr Boisieux en toute connaissance de sa grossesse. Il a été lui aussi condamné.

<sup>32</sup> L'intervention du jeune médecin qu'il imagine annonce celle du jeune poète, quatre mois plus tard, dans la dernière livraison de *Chez l'illustre écrivain*, qui est aussi la première intervention de Mirbeau dans l'affaire Dreyfus, le 28 novembre suivant, dans les colonnes du *Journal* ([http://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Affaire\\_Dreyfus\\_-\\_Chez\\_l%2%80%99Illustre\\_%C3%A9crivain](http://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Affaire_Dreyfus_-_Chez_l%2%80%99Illustre_%C3%A9crivain)).

<sup>33</sup> Voir notre article, « Mirbeau, Jacques Saint-Cère et l'affaire Lebaudy », dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 197-212 (<http://membres.lycos.fr/fabiensolda/darticles%20francais/PM-OM%20Jacques%20Saint-.pdf>).

<sup>34</sup> Sur cette affaire, on peut se reporter aux actes d'accusation dressés par Brouardel et publiés dans les *Annales de l'hygiène publique et de la médecine légale*, 1897, série 3, n° 38, puis en brochure chez Baillière, la même année (ils sont accessibles sur le site Internet de la Faculté de médecine de Paris : <http://web2.bium.univ-paris5.fr/livanc/?cote=90141x1897x38&p=289&do=page>).

<sup>35</sup> Cette série, intitulée « Médecins du jour », a paru en cinq livraisons, du 29 mai au 31 juillet 1907. Elle est accessible sur Internet, sur le site de Scribd (<http://www.scribd.com/groups/view/5552-mirbeau>).

<sup>36</sup> Entrepreneur de travaux publics, élu sénateur en 1897, Edme Piot (1828-1909) est l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Question de la dépopulation en France, le mal, ses causes, ses remèdes* (Société Anonyme de Publications Périodiques, impr. Mouillot, 1900). Natif de Montbard, il y a sa rue.

Le sujet est doublement sensible : d'une part, à cause de la ferveur "patriotique" que l'affaire Dreyfus n'a pas calmée, bien au contraire, et qui contamine les esprits les plus rassis, exposant du même coup les réfractaires à être de nouveau accusés d'être des traîtres et des vendus (mais Mirbeau en a depuis longtemps l'habitude...) ; d'autre part et surtout, à cause du "crime" que constitue alors l'avortement, et, accessoirement, du fait des préjugés bien ancrés sur les « filles-mères », comme on disait, et sur les enfants dits "naturels" – comme s'il pouvait en exister de contre-nature ! Il faut donc faire preuve de doigté pour amener peu à peu les lecteurs les plus réticents, ou carrément hostiles, à se poser néanmoins des questions, à prendre progressivement conscience de leurs contradictions, voire de la monstruosité de leurs partis pris, quitte, pour cela, à marteler des « *formules heureuses, afin qu'elles pénètrent plus profondément dans les cerveaux lents à concevoir* », comme il l'écrit à la fin de la sixième livraison. Aussi Mirbeau, qui n'ignore pas que ses habituelles provocations rebutent *a priori* une bonne partie de son frileux lectorat, préfère-t-il se mettre quelque peu en retrait et n'hésite-t-il pas, à l'occasion, à pratiquer une salubre autodérision<sup>37</sup>, pour n'être, dans la plupart des articles, qu'un simple observateur confronté aux points de vue, parfois critiques à son égard, exprimés par d'autres, qui sont moins suspects de partialité, y compris un patriote présenté comme intelligent et cultivé. Le menuisier de la deuxième livraison représente le bon sens et la philosophique résignation du peuple, largement majoritaire dans la population française, qui subit de plein fouet les effets homicides des déficiences de l'État et de la politique de classe des gouvernants et ne se fait aucune illusion sur la portée des lois, qui « *sont toujours faites pour les riches contre les pauvres* ». La responsable de crèche et le bon père de famille du troisième article font part à l'auteur de leurs propres expériences, qui confèrent tout leur poids de vie à la conclusion qu'ils en tirent, sans que l'on puisse déterminer s'ils existent vraiment, ce qui n'a rien d'impossible, ou s'ils n'ont été imaginés que pour les besoins de la cause. Dans les deux articles suivants, Mirbeau feint d'opposer deux médecins, avec l'autorité que leur confère leur savoir d'experts, couronné, pour l'un, par son appartenance à la prestigieuse Académie de médecine, afin de mieux faire valoir ce qui les réunit : certes, pour expliquer le nombre d'enfants par familles, l'un met en avant les facteurs culturels, cependant que l'autre insiste trop mécaniquement sur le rôle déterminant des conditions économiques ; mais ils sont bien d'accord pour reconnaître tous les deux le caractère inéluctable de la réduction de la natalité, qui apparaît alors comme une évidence, rendant du même coup tous les projets de loi inutiles et vains en matière démographique : le progrès de l'hygiène est irrésistible et sa pratique, descendant peu à peu des classes riches vers le prolétariat, amènera inévitablement les pauvres à « *diminuer, sans danger et sans risque, leur progéniture* » ; et ce progrès de la connaissance sera complété par un progrès d'ordre moral, puisque bientôt l'on n'aura d'enfants que si on est capable de les bien élever, ce qui est, de toute évidence, un « *idéal moins barbare, autrement élevé que celui sur lequel nous vivons aujourd'hui et qui nous fait désirer plus d'enfants pour plus de massacres* » (« Dépopulation », V).

Mirbeau prend aussi bien soin de souligner toutes les contradictions des populationnistes, pour mieux toucher l'intelligence de ses lecteurs : ils prêchent la reproduction à outrance, mais ils ne font rien pour combattre les hécatombes d'enfants liées à la misère et à l'absence d'hygiène, et ce jusque dans les hôpitaux, ni pour essayer d'améliorer un état social que Mirbeau n'hésite pas à qualifier d'« *infanticide* » ; ils souhaitent que les prolétaires aient beaucoup d'enfants, mais les classes dominantes auxquelles ils appartiennent sont consciemment malthusiennes et, depuis belle lurette, ont choisi de n'avoir qu'un ou deux enfants, afin de préserver leur patrimoine ; ils préconisent de grandes familles, mais uniquement si elles sont "régulières" et conformes au modèle bourgeois du mariage, rejetant les très nombreux enfants dits "naturels" dans un espace de non-droit, qui tient lieu de limbes législatives destinées aux êtres inclassables ; ils sont prêts à taxer d'importance les célibataires et les couples sans enfants, mais exemptent *a priori* les prêtres catholiques, qui sont pourtant les seuls à avoir « *théoriquement* » fait vœu de chasteté ; ils réservent aux riches l'exclusivité du droit à l'avortement, mais le considèrent hypocritement comme un crime

---

<sup>37</sup> Par exemple, au début du quatrième article, quand il arbore « *un de ces sourires troubles et haineux comme j'en ai chaque fois que l'on doute de ma science et de mon génie* »...

chez les pauvres ; ils veulent aggraver les sanctions, comme si les malheureuses qui avortent avaient vraiment le choix, alors qu'elles ne prennent ce risque mortel que contraintes et forcées par la nécessité<sup>38</sup> ; et surtout, en interdisant officiellement l'avortement, ils amènent un très grand nombre de femmes, au premier chef dans les milieux populaires, à des pratiques qui se révèlent extrêmement coûteuses en vies humaines, alors qu'une simple injection, pratiquée dans des conditions satisfaisantes d'hygiène, permettrait d'épargner bien des vies et bien des souffrances.

Mais les deux arguments les plus susceptibles de toucher la sensibilité des lecteurs et de les contraindre à réagir, malgré qu'ils en aient, ont trait au progrès et à la guerre.

– Tout d'abord, par le truchement des deux prestigieux médecins, il montre l'impuissance des lois à aller contre l'inéluctable évolution des mœurs et contre le progrès non moins inéluctable de l'hygiène, qui conduiront à coup sûr, dans les décennies suivantes, à des familles réduites à deux ou trois enfants, quoi qu'on fasse et quoi qu'on en pense : « *Est-ce un bien ?... Est-ce un mal ?... Pour le moment, c'est un fait, et rien, croyez-le, ne prévaudra contre lui !...* » Certes, la France est une nouvelle fois en avance sur les autres pays d'Europe – ce qui, soit dit en passant, peut constituer un motif d'orgueil –, mais c'est bien elle qui ouvre la voie et indique la direction, que les autres peuples ne tarderont pas à suivre. Les statistiques aidant, qui confirment la baisse générale de la natalité, à des rythmes divers, rien ne servira donc de prétendre retarder une évolution qui résulte tout à la fois de la situation économique des classes pauvres, des progrès techniques, de l'évolution des mentalités et des aspirations des hommes à plus de justice et plus de bonheur.

– Ensuite – et c'est l'argument massue qui clôt les première<sup>39</sup> et dernière livraisons de « Dépopulation » –, Mirbeau fait avouer à un sien contradicteur, à qui il donne courtoisement la parole, que l'objectif de la politique nataliste est bien de produire « *strictement de la chair à canon* ». Aveu sans fard, qui devrait révolter tous ceux qui, parmi les lecteurs, quels que soient leurs préjugés de classe, ont conservé une parcelle de sentiments humains. Car personne ne peut, en conscience, nier qu'il soit à la fois absurde et monstrueux de ne fabriquer des petits d'hommes que pour les envoyer ensuite à la boucherie comme de vulgaires moutons et de préparer ainsi « *la destruction finale* », qui sonne comme un fâcheux écho de « *la lutte finale* » prédite par *L'Internationale*.

Pour Mirbeau, comme pour Paul Robin, il est déjà totalement inacceptable d'imposer aux plus pauvres des familles trop nombreuses, condamnées à survivre dans des conditions misérables dont la société porte seule la responsabilité, puisque, pour eux, c'est cet « *état social qui entretient précieusement, scientifiquement, dans des bouillons de culture sociaux, la misère et son dérivé, le crime* » (« Dépopulation », I). Mais il l'est encore plus de n'engendrer des créatures vivantes qu'afin de disposer de chair à canon pour la prochaine conflagration. Aussi, à l'occasion d'une discussion avec un médecin chargé de présenter avantageusement la Ligue pour la régénération humaine, Mirbeau fixe-t-il deux objectifs humanistes, de justice pour la société et de bonheur pour l'individu – objectifs qu'il rappellera dans la dernière phrase de la série, malheureusement entachée de coquilles : « *Ne pensez-vous pas qu'il serait plus intéressant, au lieu d'augmenter la population, d'augmenter le bonheur dans la population, et de lui donner, enfin, un peu plus de justice dans un peu plus de joie ?* » Mais, pour y parvenir, il convient prioritairement de permettre aux principaux intéressés de prendre en mains le contrôle de leur natalité. L'abrogation des lois criminalisant l'avortement est certes nécessaire, mais elle ne saurait être suffisante : c'est d'une profonde évolution des esprits que les hommes et les femmes de demain auront besoin pour comprendre où est leur véritable « *intérêt humain* » et pour pouvoir enfin assumer librement la maîtrise de leur vie !

Pour autant, Mirbeau ne se berce d'aucune illusion : il sait que, si « *l'idée dort dans les livres* », sans que la vérité ni le bonheur « *en sortent jamais* », comme l'observe tristement le menuisier de « Dépopulation » (II), il en va de même, *a fortiori*, d'articles éphémères et aussi vite oubliés que lus, même s'ils ont pu un instant toucher deux millions de lecteurs ; quant à la triste et

<sup>38</sup> Le docteur O... déclare ainsi : « *Pour que tant de femmes subissent, avec le consentement tacite ou exprimé de leurs maris, une opération très souvent mortelle, il faut qu'elles n'aient réellement pas la possibilité d'augmenter leur famille et leurs charges* » (« Dépopulation », IV).

<sup>39</sup> « *Vous ne rêvez de repeupler, en ce moment, que pour dépeupler plus tard* », objecte-t-il à Edme Piot et aux législateurs populationnistes.

indécrottable humanité, elle obéit le plus souvent à des impulsions incontrôlées, plutôt qu'à la raison, et elle se laisse facilement manipuler<sup>40</sup>, ce qui n'augure guère des lendemains qui chantent. Mais du moins a-t-il jeté sa bouteille à la mer, dans le vague espoir que des *happy few* s'en saisiront un jour et feront évoluer les mœurs et les mentalités...

Pierre MICHEL

\* \* \*

## CONSULTATION

*Le cabinet d'un médecin à la mode. Le docteur est assis devant un bureau, encombré de livres, de bibelots, de statuettes en bronze, d'instruments d'acier, de choses bizarres sous des globes de verre. Quarante-cinq ans, décoré, belle tête, jolie tournure, œil vif, main très blanche et effilée. Au moment où se lève la toile, le client apparaît dans l'écartement d'une portière et entre. C'est un homme jeune, très élégant, de manières charmantes.*

LE DOCTEUR.— Ah ! c'est vous, cher ami... Entrez vite... Êtes-vous donc malade ?... Je vous attendais avec impatience... Votre lettre si pressante, si mystérieuse, m'avait inquiété !... (*Le docteur et le client se serrent la main.*)

LE CLIENT.— Non, malheureusement, ce n'est pas moi qui suis malade...

LE DOCTEUR.— Tant mieux !... En effet, vous avez une mine superbe... Un cigare ?...

LE CLIENT.— Non, merci !... Je suis très ennuyé, mon cher ami... très, très ennuyé...

LE DOCTEUR.— Ah ! ah ! vraiment ? Eh bien, asseyez-vous et contez-moi ça vite ! (*Le docteur allume un cigare.*)

LE CLIENT.— C'est très difficile... très grave... très, très embarrassant à dire, même à un médecin, même à un ami...

LE DOCTEUR.— Ah ! ah ! c'est si grave que ça ?

LE CLIENT.— Oui... mais vous avez un si grand esprit... Vous êtes si au-dessus des préjugés sociaux... vous comprenez tellement la vie !... quoique...

LE DOCTEUR (*encourageant, et lançant en l'air une bouffée de fumée*).— Allez.... allez... Je vous vois venir... Conte-moi ça !...

LE CLIENT (*poursuivant*).— Quoique votre toute récente communication à l'Académie de médecine sur les causes de la dépopulation m'ait jeté un froid !... C'était si sévère !... si farouche !... Voilà que vous voulez régénérer la société maintenant<sup>41</sup> ?

LE DOCTEUR (*riant*).— Ah ! mon bon ami ! Comment, vous avez donné dans le panneau, vous ? Ça m'étonne !... Il fallait bien prendre position dans cette querelle ! La thèse que j'ai soutenue était brillante, à effet... Elle devait plaire à la presse, attendrir Jules Simon, ce brave Jules Simon !... Qu'est-ce que vous voulez ? Il n'y a que l'absurde qui ait des chances de succès !... Mais, ici, nous ne sommes pas à l'Académie de médecine, cher ami... Et je puis bien vous avouer que je me moque de la dépopulation de la France, et de sa repopulation...

LE CLIENT.— Vrai ?... Vous vous en moquez ?

LE DOCTEUR (*catégorique*).— Absolument, mon bon ami... Je m'en moque autant que du reboisement des montagnes... Et ce n'est pas peu dire... Voyons, contez-moi votre petite histoire...

LE CLIENT (*rassuré, presque souriant*).— Eh bien ! voici... J'ai une amie...

LE DOCTEUR.— Mariée ?

LE CLIENT.— Naturellement !... Sans cela !

LE DOCTEUR.— Enceinte ?

---

<sup>40</sup> Dans son sixième article, Mirbeau écrit que « *la foule n'entend et ne veut entendre d'autres idées* » que celles qu'on leur met dans le crâne en martelant l'idée de *Revanche*.

<sup>41</sup> L'ironie de la vie, chère à Mirbeau, a fait que c'est l'anti-nataliste Paul Robin qui fondera en 1896 la Ligue pour la Régénération humaine...

LE CLIENT (*il fait un geste affirmatif*).— Une catastrophe, mon cher... Du diable si nous eussions pu penser que cela pût arriver !... Un oubli... bourgeois !... Enfin !

LE DOCTEUR (*gaiement*).— Le fait est que c'est assez inélégant... Depuis quand ?

LE CLIENT.— Mais, depuis quatre mois, je crois.

LE DOCTEUR.— Quatre mois !... Bon !... Et le mari ?

LE CLIENT.— Terrible !...

LE DOCTEUR.— Quelque officier de marine, sans doute, qui revient après une longue absence ?... Ça se fait beaucoup.

LE CLIENT.— Non !... Son mari et elle vivent ensemble... pour les apparences, pour le monde... C'est-à-dire...

LE DOCTEUR.— Eh bien alors ? Ça n'est pas si grave... Il connaît le latin, ce terrible mari... *Is pater est*...

LE CLIENT.— Vous ne comprenez pas... Ils vivent ensemble, oui... Mais ils ne couchent pas de même... Depuis quatre ans, ils sont séparés moralement... Depuis quatre ans, il n'y a pas eu ça, entre eux !... pas ça !...

LE DOCTEUR (*sceptique*).— Ah ! ah !... Pas ça ?... Vous êtes sûr ?

LE CLIENT.— J'en suis sûr... J'ai des preuves... Non, non, ne souriez pas, ne plaisantez pas... ce n'est pas une blague !... C'est très sérieux !... sans ça !... Mon Dieu, ce serait tout de même bien ennuyeux... Mais enfin, on laisserait, peut-être, aller les choses... Tandis que vous voyez le scandale !... Les femmes sont impossibles... elles sont tout d'une pièce... Je lui disais souvent : « Une fois par mois... qu'est-ce que cela peut vous faire ? Ça le contente, et nous sommes sauvés ! » Elle ne pouvait pas... c'était plus fort qu'elle... Vous voyez le scandale... mon amie est très jolie, très riche... excessivement riche...

LE DOCTEUR.— Ah ! ah !...

LE CLIENT.— Vous voyez le scandale !... Grand nom, grande situation mondaine... Amie intime des princes... présidente d'une quantité d'œuvres de charité, d'associations religieuses... Une des plus hautes honorabilités du pays !... Dans ces conditions-là, vous comprenez, ça devient une question sociale, une question politique !... Négligeons le côté purement sentimental, si vous voulez, il n'en reste pas moins une question de moralité publique !... Procès retentissant... séparation... les avoués, les avocats, les tribunaux, les journaux !... Bref, l'honneur d'une femme, détruit, perdu, ou tout au moins discuté !... C'est affreux !... Nous ne pouvons pas tolérer ce scandale... Eh ! grand Dieu... ne sommes-nous pas, tous les jours, assez attaqués, nous, les derniers soutiens de la monarchie et de la religion !...

LE DOCTEUR (*rêveur*).— Oui ! oui ! certainement...

LE CLIENT.— Je ne veux pas trop penser à moi, en cette circonstance... Pourtant, je suis député, très en vue... je représente toutes les bonnes causes... Un éclat, ce serait terrible pour moi... cela me nuirait énormément dans ma vie publique !... Et puis, ma pauvre amie, elle ne vit plus !... Si vous saviez comme, depuis quatre mois, elle s'affole ! D'abord elle a voulu se tuer... J'ai pu l'en empêcher, heureusement... Ensuite elle s'est remise à monter à cheval, à suivre des chasses, à faire des exercices violents, à porter des corsets comme ça... Une série d'imprudences<sup>42</sup> qui n'ont rien amené de bon... Nous avons songé à une sage-femme !... Mais ces opérations-là sont tellement délicates !... Je n'ai pas confiance dans les sages-femmes... Souvent elles sont si ignorantes !... Et puis ! et puis !... vraiment on hésite à confier à ces créatures-là un secret de cette importance. Avec elles, il n'y a pas assez de sécurité ! Si, plus tard – est-ce qu'on sait ?... – non, non !... On n'entend plus parler que de chantage, maintenant !... Nous sommes dans une bien sale époque, mon ami. Vous ne dites rien ?

LE DOCTEUR.— Si... si... je réfléchis... C'est très intéressant ce que vous me dites là... Alors ?

LE CLIENT.— Alors j'ai parlé de vous... Elle sait que vous êtes de mon cercle, que vous êtes mon ami... Elle connaît votre haute situation, votre réputation inattaquable... votre gloire de

---

<sup>42</sup> Ces prétendues « imprudences » font en réalité partie de l'arsenal des moyens les plus divers mis en œuvre par les femmes de la classe dominante pour limiter les naissances.

grand savant... Et cela la rassure... Elle me disait encore, hier : « Lui seul peut me sauver. Mais le voudra-t-il ?... » Sapristi, l'honneur d'une femme, c'est quelque chose de sacré, après tout !... La famille, la société, ça vaut bien qu'on les soigne autant qu'une fièvre typhoïde !... Aujourd'hui le rôle d'un médecin n'est pas seulement empirique... Il a une prépondérance économique, une véritable et toute puissante portée sociale... C'est votre avis, n'est-ce pas ?...

LE DOCTEUR.— Certainement...

LE CLIENT.— Par l'hygiène – qui est la grande préoccupation contemporaine – il a étendu son action, son pouvoir, sur le monde moral... Il le dirige, il le domine... il en est le maître exclusif et bienfaisant<sup>43</sup>... Vous l'entendez ainsi, je pense ?

LE DOCTEUR.— Mais oui !... mais oui !...

LE CLIENT.— Mon Dieu, je sais bien qu'au point de vue étroit, ce que je désire de vous, ce que mon amie attend de vous, ce n'est peut-être pas moral, moral...

LE DOCTEUR.— Oh ! la morale !... vous y croyez, vous, à la morale ?...

LE CLIENT.— J'y crois, j'y crois... cela dépend... Par exemple... oui, je crois qu'il faut de la morale, dans les choses qui peuvent se savoir, mais qu'elle est absolument inutile dans les choses qui doivent rester ignorées... Pour moi, la morale, c'est une affaire de conscience... par conséquent, très large, très souple, très élastique...

LE DOCTEUR.— Je vais plus loin... Il n'y a pas de morale... Philosophiquement parlant, la morale n'existe pas. Où la voyez-vous ? Est-ce que la matière est morale ? Comment définir cette morale qui change avec les races, les mœurs, les climats, la nourriture ? Ce qui est moral dans un pays est souvent immoral dans un autre, et réciproquement. Considérons l'humanité en général, cher ami... et dites-moi ce que peut bien signifier une morale qui varie suivant que les zygomies sont plus ou moins proéminents, les lobes cérébraux plus ou moins asymétriques ?... Aussi, tenez, aux îles de la Société, l'avortement est un devoir, et l'infanticide un dogme<sup>44</sup> ...

LE CLIENT.— Vraiment !... Voilà des gens sensés et qui comprennent la vie !...

LE DOCTEUR.— Je pourrais multiplier les exemples... En Israël, autrefois, la prostitution était un rite religieux, un sacrement comme, aujourd'hui, la communion... Les prostituées étaient nos dévotes... Loin d'être méprisées, on avait pour elles une estime particulière<sup>45</sup> ...

LE CLIENT.— Comme nous sommes arriérés, nous qui nous vantons de conduire le monde !... Et que de réformes il nous reste à faire !... Que de progrès à conquérir !... Je n'irais peut-être pas jusqu'à demander que l'avortement soit un dogme comme dans l'archipel océanien... Mais enfin je souhaiterais qu'il devînt une des nombreuses manifestations de la liberté individuelle... qu'il y eût la liberté de l'avortement, comme il y a la liberté de la presse, la liberté de la tribune, la liberté de l'association... Ce qu'on pourrait peut-être faire, ce serait d'établir un impôt sur l'avortement... un impôt très cher... de façon à le cantonner dans les classes riches ... Il y aurait là, certainement, une source de revenus considérables<sup>46</sup> ...

LE DOCTEUR.— Pourquoi un impôt ?... Les médecins se chargeront de le prélever !... D'ailleurs, je ne suis pas du tout partisan de ces mesures restrictives... Il faut laisser aux droits de l'humanité un champ vaste, sans limites...

LE CLIENT.— C'est juste... (*Un silence.*) Mais revenons à la question qui m'amène... Tout est parfaitement entendu, n'est-ce pas, cher ami ?... Et j'espère que les choses iront au mieux !...

LE DOCTEUR.— Je l'espère aussi...

---

<sup>43</sup> C'est sur le caractère « bienfaisant » de la toute-puissance médicale que Mirbeau a des doutes. Tout comme Léon Daudet, dont le premier roman satirique, au titre provocateur autant qu'édifiant, *Les Morticoles*, constitue un acte d'accusation contre le pouvoir médical.

<sup>44</sup> L'infanticide a pendant longtemps constitué un moyen de régulation démographique, et Mirbeau l'a notamment illustré dans un de ses contes les plus saisissants, « L'Enfant », recueilli en 1885 dans ses *Lettres de ma chaumière* (<http://www.scribd.com/doc/2241428/Octave-Mirbeau-L'Enfant>)

<sup>45</sup> Cette « estime particulière » pour les prostituées, Mirbeau la manifestera pour sa part dans *L'Amour de la femme vénale*.

<sup>46</sup> Ce qui sous-entend que lesdites « classes riches » y ont souvent recours, lors même qu'elles punissent impitoyablement les pauvres qui avortent par nécessité.

LE CLIENT (*ému*).— Quelle joie pour ma pauvre amie !... (*Il serre les mains du docteur.*)... Et quelle reconnaissance !...

LE DOCTEUR.— Je ne fais que mon devoir.

LE CLIENT.— Non... non !... Ne diminuez pas le mérite de votre dévouement !... C'est très beau... C'est très grand... c'est héroïque... (*Serrant de nouveau la main du docteur.*) C'est sublime, ce que vous faites là !... Croyez bien qu'elle et moi nous saurons apprécier... Ah ! elle est si charmante, mon amie, si spirituelle, si artiste, si intrépide dans la vie !... C'est une femme exceptionnelle, vous verrez, et qui vous étonnera par la hauteur de ses idées, et la noblesse de ses sentiments... Une femme rare, allez !... Une femme unique !...

LE DOCTEUR (*après un geste d'assentiment*).— Je suis tout à sa disposition... Voyons, avez-vous pensé au nécessaire ?

LE CLIENT.— J'ai pensé à tout... Justement, le mari s'absente... Il part demain pour l'Angleterre, où il doit rester quinze jours à chasser... on ne peut plus à propos...

LE DOCTEUR.— C'est parfait !...

LE CLIENT.— J'ai visité une petite maison exquise, à Auteuil... au milieu du parc... Pas de voisins proches... la solitude, le silence !... c'est très mystérieux... Enfin, le décor qu'il faut... un décor de conspiration... Ma parole, quand on entre là, on se croit encore aux beaux temps du boulangisme !...

LE DOCTEUR (*il rit*).— Encore un avortement, celui-là !...

LE CLIENT (*il rit*).— Très drôle !...

LE DOCTEUR.— Et quand conspirons-nous ?...

LE CLIENT.— Mais quand vous voudrez, mon bon ami... cela dépend de vous... venez demain à quatre heures... vous verrez, vous examinerez... vous prendrez vos dispositions... Est-ce convenu ?

LE DOCTEUR.— À demain !...

LE CLIENT.— Oh ! cher ami !... Vous nous sauvez la vie...

*L'Écho de Paris*, 10 novembre 1890

\* \* \*

## BROUARDEL ET BOISLEUX

Dans une maison aimable où, l'autre soir, nous dînions, la conversation, commencée gaiement sur le voyage de M. Félix Faure en Russie<sup>47</sup>, dévia très vite sur la Duse<sup>48</sup>, de la Duse sur l'amour, de l'amour sur le docteur Boisieux<sup>49</sup>. C'est qu'il y avait, parmi les convives, un médecin. Il y a toujours un médecin parmi les convives, comme, dans les foules parisiennes, il y a toujours un Chinois. Et un médecin, seul, pouvait se souvenir encore de ce drame, déjà oublié<sup>50</sup>.

— Quelle horreur ! s'écria une jeune femme, Et comment se fait-il qu'un tel misérable ait été condamné à une peine si courte et si douce ?

Le médecin répliqua vivement

— Horreur, en effet !... Mais pas dans le sens où vous l'entendez, madame... J'ai connu Boisieux... C'était, je vous assure, un gynécologue distingué, un très habile opérateur et, de plus —

<sup>47</sup> Ce voyage a eu lieu du 18 au 31 août 1897, dans le cadre de l'alliance franco-russe, dénoncée par Mirbeau.

<sup>48</sup> La grande actrice italienne Eleonora Duse (1858-1924) est venue en France en 1897 et y a remporté un très grand succès. Elle est l'interprète favorite de Gabriele d'Annunzio, avec qui elle entretient une liaison tumultueuse depuis 1895. Le 27 juin précédent, dans un article du *Journal* intitulé « Propos de table et d'été », Mirbeau a évoqué les représentations données par « la Duse » et regretté qu'elle n'ait joué que des « pièces ridicules ou surannées » telles que *La Dame aux camélias*.

<sup>49</sup> Le docteur Charles Boisieux, 40 ans, est un gynécologue, qui a soutenu sa thèse de médecine en 1886 et qui gérait une clinique sise rue des Archives. Il était accusé d'avoir pratiqué, à son domicile personnel, au 58 rue de l'Arcade, un curetage-avortement sur une demoiselle Thomson, décédée le 26 novembre 1896 des suites d'une péritonite.

<sup>50</sup> La condamnation du docteur Boisieux à cinq ans de réclusion, par les Assises de la Seine, remonte à plus de quatre mois déjà (fin mars 1897).

ne vous récriez pas – un brave homme !... Il n'a pas su se défendre, voilà tout !... En dehors de son métier, où il excellait, jamais je n'ai vu quelqu'un d'aussi gauche, d'aussi timide que lui... C'était à un point tel que cet homme, très intelligent, paraissait, dans les circonstances ordinaires de la vie, un parfait imbécile. Il ne pouvait soutenir aucune discussion. Aussi, ne venait-il jamais aux réunions de notre Société, et nous envoyait-il des communications écrites, lesquelles étaient, toujours, d'un grand intérêt... Au procès, durant ces heures mortelles de l'audience, son attitude d'écrasé le perdit, car elle fut, non seulement pour les juges, mais pour tout le monde, un aveu<sup>51</sup>. Il était anéanti, ce que nous appelons, nous autres, sidéré... S'il eût conservé la moindre parcelle de présence d'esprit, soyez sûre, madame, que M. Brouardel<sup>52</sup> n'en eût pas eu aussi facilement raison. D'ailleurs, notre cher doyen ne se fût pas frotté à un Boisieux décidé à se défendre... car je connais aussi le paroissien...

— Vous direz tout ce que vous voudrez.... Boisieux n'en a pas moins tué une femme !

— Erreur de diagnostic très fâcheuse<sup>53</sup> !... Oui... Crime ?... Non... Boisieux était incapable d'une mauvaise action... Il était même généreux et désintéressé<sup>54</sup>... Oh ! je sais... sa cause ne fut point populaire... On ne voulut rien entendre de tout ce qui devait plaider en sa faveur... Toutes les circonstances, toutes les coïncidences, grâce auxquelles, en les altérant, on pouvait obtenir une condamnation inique, furent exploitées avec une véritable cruauté... Habilement préparée par le ministère public, et surtout par M. Brouardel, l'opinion considéra ce malheureux comme un horrible assassin, quelque chose comme un Jack l'Éventreur<sup>55</sup>... Eh bien ! savez-vous quelle était la moyenne de la mortalité à sa clinique ?... Elle était de 16 % – les débats l'ont prouvé – tandis que, dans les hôpitaux, elle est de 33 et même de 37 %... Et, tenez... Tout dernièrement, à la Charité, le docteur X... a pratiqué le curetage sur une femme enceinte de trois mois... L'a-t-on poursuivi, pour s'être trompé, comme Boisieux ?... Ah ! s'il fallait poursuivre tous les médecins, tous les professeurs, même les plus éminents et les plus glorieux, qui se sont trompés et se trompent, chaque jour, dans leurs diagnostics, mais notre Faculté et notre Académie de médecine seraient vite désertes... et, au lieu de faire des opérations et de dicter des ordonnances, nos illustres praticiens tresseraient des chaussons de lisière et rempailleraient des chaises à Poissy, comme de simples notaires infidèles<sup>56</sup>... Voulez-vous mon opinion sur Boisieux ? C'est un martyr !

— Ça, par exemple !...

— Oui, un martyr,, et le martyr de M. le doyen Brouardel, ce qui, à mon avis, est le comble du martyr.

— Comment cela ?

— M. le doyen Brouardel – il serait peut-être temps de le proclamer tout haut – constitue un danger public par l'énorme, exorbitant, effrayant pouvoir dont il est investi et qu'il n'exerce pas toujours avec la mesure et la modération qu'il faudrait... Car, enfin, pour faire couper le cou à un homme ou simplement ruiner sa vie, il prononce des affirmations qui ne sont, le plus souvent, que

---

<sup>51</sup> Il en est allé de même d'Alfred Dreyfus. Dans une instruction menée uniquement à charge, quel que soit le comportement du suspect, tout se retourne contre lui et est abusivement interprété comme un aveu. En l'occurrence, une circonstance au moins aurait dû jouer en faveur de Boisieux : il était assisté par un jeune médecin américain en stage, ce qui implique qu'il n'avait aucunement conscience de commettre un crime sanctionné par la loi.

<sup>52</sup> Paul Brouardel (1837-1906), professeur de médecine légale, est alors doyen de la faculté de médecine de Paris et membre de l'Académie de médecine depuis 1887 ; il va prochainement être nommé grand-officier de la Légion d'Honneur.

<sup>53</sup> Boisieux était accusé d'avoir pratiqué le curetage alors qu'il ne pouvait pas ne pas avoir constaté la grossesse de la jeune femme : autrement dit, d'avoir procédé à un avortement en toute connaissance de cause. C'est en voulant retirer les débris du fœtus qu'il a malencontreusement perforé l'utérus, ce qui a entraîné une péritonite.

<sup>54</sup> On accusait Boisieux de n'être motivé que par l'appât du gain, circonstance aggravante.

<sup>55</sup> Dans un article qui paraîtra le 5 janvier 1902 dans *Le Journal*, « Propos gais », Mirbeau dénoncera les chirurgiens qui « *exercent leur profession à la manière de Vacher et de Jack l'Éventreur, mais sans danger* », et fera dire à l'un d'entre eux : « *La mort des uns, c'est la vie des autres* ». Jack l'Éventreur (*Jack the Ripper*) est le surnom donné à un tueur en série non identifié, qui avait tué sauvagement, en les égorgeant et les éviscérant, cinq prostituées londoniennes, dans le quartier de Whitechapel, entre le 31 août et le 9 novembre 1888.

<sup>56</sup> Mirbeau a consacré deux chroniques à ceux qu'il appelle « *les dilettantes de la chirurgie* », « Les Pères Coupe-toujours » et « Propos gais » (parus dans *Le Journal* le 15 décembre 1901 et le 5 janvier 1902). Quant aux « *notaires infidèles* », ils sont une figure obligée de nombre de ses contes et romans, notamment *Dingo*.

des hypothèses... Et il s'appuie sur des lois physiologiques, changeantes comme des théories, éphémères comme des modes et qui, l'année d'après, sont remplacées par des lois contraires... Encore, s'il se contentait de ce que peut lui donner d'approximatif cette science incertaine, obscure et capricieuse qu'est la médecine !... Mais non !... Je l'ai suivi dans des affaires retentissantes... Ce n'est plus un savant, c'est un accusateur public... Ce n'est plus un médecin, c'est un juge !... Il a cette folie, ou plutôt cette perversion, si caractérisée du juge, qui consiste à ne voir, partout, que des crimes !... Loin de tempérer les excès de la justice, il les exalte et les justifie, en leur apportant la consécration de la science... Prudent, d'ailleurs, avec les forts, il est sans pitié avec les faibles<sup>57</sup>. Dans les affaires civiles, où l'on a recours à ses lumières d'expert, il a presque toujours cette malchance de donner raison aux riches... Mais la justice n'y perd rien, car il se rattrape sur les pauvres, copieusement. Pour Boisieux, c'est un autre sentiment qui le fit agir... Mais je ne puis admettre un instant que notre cher doyen ait cru sérieusement à sa culpabilité !...

— Ho ! ho !

— Remarquez d'abord son acharnement insolite contre Boisieux... Non seulement, par des affirmations arbitraires et antiscientifiques, il déclare Boisieux coupable d'avoir sciemment, pratiqué, sur Mlle Thomson, un avortement... mais encore, il veut écarter de ce malheureux la possibilité d'une circonstance atténuante, d'une excuse, d'une sympathie... Et l'effondrement de l'accusé lui rend cette manœuvre facile, Il n'admet pas que Boisieux soit un travailleur, un opérateur adroit... il lui refuse, péremptoirement, l'honneur d'avoir découvert un procédé opératoire remarquable, qui s'appelle l'Élytrotomie<sup>58</sup> interligamentaire. Lisez, dans le compte rendu du procès, cette partie de la déposition de M. Brouardel !... Elle est incroyable !... « Ce procédé n'est pas de Boisieux ! », déclare-t-il, sans donner une preuve de cette trop facile négation, sans nommer le praticien à qui, selon M. Brouardel, on devrait cette pratique !... Il serait par trop insolent qu'un chirurgien, qui n'est ni d'un hôpital, ni d'une académie, se permît de découvrir quoi que ce soit !... Le docteur Delineau a beau réfuter, point par point, les théories scabreuses de M. le doyen... il a beau affirmer que ce procédé « est bien de Boisieux » – et la preuve, c'est qu'à l'étranger, en Allemagne<sup>59</sup>, en Angleterre, on dit communément « le procédé de Boisieux » ; c'est que, le docteur Berlin, de Nice, qui a publié, sous la direction de M. Auvard, accoucheur des hôpitaux de Paris, un manuel de thérapeutique gynécologique<sup>60</sup>, consacre, au moins, vingt pages à la description « élogieuse » du « procédé Boisieux » – M. Brouardel ne veut rien savoir, rien entendre, rien admettre ! Il importe à M. Brouardel que Boisieux ne soit même pas considéré comme un chirurgien de quelque valeur, mais bien comme une sorte de rebouteux, ignorant, brutal, capable de tout pour de l'argent !... Et savez-vous pourquoi ?

— Expliquez ! encouragea quelqu'un d'entre nous, avec un sourire sceptique.

— Mon Dieu ! poursuivit le jeune médecin, rien n'est plus simple... C'est l'enfance de la psychologie !... M. le doyen Brouardel, dont l'énumération des titres officiels, des fonctions honorifiques et rétribuées ne saurait tenir, en petit texte, dans une page in-folio... M. Brouardel qui, on s'en souvient, arrêta si comiquement la peste bubonique à Bougival... M. Brouardel, enfin, n'est pas aimé de ses collègues... M. Brouardel souffre beaucoup de cette hostilité latente, courtoise, mais indéniable... Rappelez-vous le beau charivari qui l'accueillit, à l'Académie de médecine, après son second voyage de Bournemouth, si étrangement différent du premier !... Je sais bien que le bon Cornélius Herz est un terrible jouteur, moins facile à terroriser que Boisieux, et qu'il a plus d'une pierre dans son sac<sup>61</sup> !... Mais à quoi bon être une autorité scientifique aussi considérable que M,

<sup>57</sup> C'est précisément ce que Mirbeau ne cesse de dire des magistrats.

<sup>58</sup> Incision du vagin. Le mémoire de Boisieux sur *L'Élytrotomie interligamentaire* a paru à Paris en 1892. En 1891, Boisieux avait également publié une brochure témoignant de sa compétence de gynécologue, *De l'Asepsie et de l'antiseptie dans les opérations gynécologiques*

<sup>59</sup> C'est en Allemagne, à Leipzig, qu'a paru, en 1896, chez Breitkopf & Härtel, une brochure du Dr Boisieux : *Von der chronischen und akuten Pelvipéritonitis und deren Behandlung*, traduction d'un mémoire paru en français en 1894, *De la pévipéritonite chronique et aiguë et leur traitement*.

<sup>60</sup> Ce très gros *Manuel de thérapeutique gynécologique* a paru en 1894 chez Rueff. C'est l'obstétricien Alfred Auvard, né en 1855, qui a assuré la direction de cette publication en sept volumes. Le Dr Berlin, pour sa part, était chargé du quatrième volume, intitulé *Opérations*.

<sup>61</sup> Cornelius Herz, affairiste et maître-chanteur, ami du baron de Reinach et pourvoyeur de fonds de Georges

Brouardel, à quoi bon étaler une infaillibilité tyrannique, si l'on doit prendre, aussi allègrement, les lanternes qui éclairent le seuil de Cornelius Herz pour des vessies malades ?... Durant quelques mois, à la suite de cette équipée, la situation de M. Brouardel sembla compromise, et de latente qu'elle avait été jusque là, l'hostilité de ses confrères devint avérée et publique... C'est dans ces conditions que survint l'affaire Boisieux. M. Brouardel n'aurait-il pas compris, tout de suite, le parti qu'il pouvait en tirer et ne se serait-il pas dit : « À tort ou à raison, l'opinion est fort surexcitée contre les grands médecins... On les accuse de toutes les erreurs, voire de tous les crimes... les campagnes les plus violentes s'organisent contre les hôpitaux... On dénonce les chirurgiens... on fait la statistique funèbre de toutes les femmes qui succombent, injustement, sous leur couteau !... Voyons !... cette haine, ces suspicions, ces dénonciations, ne serait-ce pas une admirable occasion de les détourner habilement sur les petits médecins, ces pelés, les praticiens pauvres, ces galeux, d'innocenter l'Hôpital, la Faculté, l'Académie, et de rentrer, ainsi, en grâce auprès de mes collègues, reconnaissants de leur avoir rendu un pareil service ! » C'est une question que je me pose et que je vous pose !...

Il y eut un silence, non de gêne, mais d'ennui...

— Oui ! oui ! reprit le jeune médecin... Je sais bien... Répondre à un tel point d'interrogation... pénétrer, sans autre lumière que celle de l'hypothèse, dans les cavernes de l'âme... expliquer les raisons secrètes qui mènent la conduite d'un homme, quand ce n'est pas un expert officiel !... c'est scabreux !... Et l'on risque de se tromper !... Mais, pourtant, le pauvre Boisieux a payé durement son erreur et sa vie est perdue<sup>62</sup> !... Que voulez-vous qu'il fasse désormais ?...

Mais cela nous était devenu indifférent... Sur la table, il y avait des fleurs charmantes et des viandes savoureuses ; autour de la table, il y avait des femmes dont les épaules nues, les bras souples comme des lianes, les sourires de péché, nous éloignaient de toute la distance de la volupté et du bonheur, de ces cauchemars chirurgicaux<sup>63</sup>, et de Boisieux martyr, et de Brouardel bourreau...

— Au diable ! criai-je, vous avez, mon cher, des conversations vraiment stupides et glaçantes !... Si nous parlions un peu de l'adultère !

— Oui ! oui ! applaudirent les femmes.

— Oui ! oui ! exhalèrent les orchidées et les vins.

— Oui ! oui ! susurrèrent les sauces dans les plats...

Et ainsi fut fait !...

*Le Journal*, 25 juillet 1897

\* \* \*

## DÉPOPULATION (I)

Un sénateur, l'honorable M. Piot, dont le nom – sinon la chose – eût séduit Rabelais – humons le piot – vient de rédiger une proposition de loi « tendant à combattre la dépopulation en France ». Car c'est ainsi qu'ils écrivent, dans les parlements... Oh ! je l'attendais depuis longtemps, cette loi-là... Et, à cette époque de catastrophes et de massacres<sup>64</sup>, l'on peut dire qu'elle vient à son heure.

---

Clemenceau pour son journal *La Justice*, a joué un rôle éminent dans le scandale de Panama. Condamné à cinq ans de prison et 3 000 francs d'amende, il s'est réfugié à Bournemouth, où il mourra au début du mois de juillet 1898. La France avait en vain demandé son extradition, refusée par l'Angleterre pour des raisons médicales, du moins officiellement : il était supposé être diabétique et souffrir de la vessie, d'où le jeu de mots. Deux éminents médecins, Charcot et Brouardel, avaient été envoyés en Angleterre pour l'examiner en juin 1896, et, dupés par ce grand comédien, avaient imprudemment attesté de son mauvais état de santé et de son incapacité à se déplacer. Voir Jean-Yves Mollier, *Le Scandale de Panama*, Fayard, 1991, p. 429.

<sup>62</sup> Boisieux publiera cependant, en 1911, une étude sur *La Méthode respiratoire*.

<sup>63</sup> L'expression apparaissait déjà en 1888, dans la première page de *L'Abbé Jules* : « [...] mes si beaux rêves d'oiseaux bleus et de fées merveilleuses se transformaient en un cauchemar chirurgical, où le pus ruisselait, où s'entassaient les membres coupés [...] »

<sup>64</sup> Allusion, notamment, à la guerre du Transvaal, à l'expédition de Chine et aux massacres d'Arméniens.

Avec un luxe d'autant plus démocratique que c'est nous qui en payons les frais, l'honorable M. Piot a bien voulu distribuer, par toute la France, aux époux les plus notables comme aux célibataires « les plus endurcis », une feuille in-quarto, où cette proposition de loi est imprimée, avec son exposé des motifs, ainsi qu'il est d'usage. Il y en a dix pages, d'une typographie solennelle et compacte... J'ai rarement – me pardonne M. Piot – lu quelque chose de plus scandaleusement inepte. Cela semble avoir été imaginé par le plus sinistre de nos vaudevillistes... Il est vrai qu'entre les vaudevillistes et les législateurs, il n'y a pas toute la distance qu'on croit... Un lien étroit les unit : la farce.

La dépopulation est une question qui préoccupe les vieux sénateurs et qui est aussi fort à la mode dans les salons où l'on malthusianise... Avec la littérature et les beaux-arts, c'est sûrement la chose à propos de quoi l'on dit le plus de choses graves ou légères.

\*\*\*

— Mon Dieu ! que vous êtes ennuyeux, avec votre dépopulation !... disait, l'autre jour, dans un de ces admirables salons, refuge des dernières causeries, une dame fort élégante qui avait, pour ce soir-là, préparé une conversation documentée sur l'adultère, qu'elle ne trouvait pas le moyen de placer.

À quoi le monsieur interpellé répondit, la bouche en cœur :

— Mais, chère Madame, parler de dépopulation, c'est encore parler d'amour !

— Comment cela ?... minauda vivement la dame, croyant peut-être se raccrocher à la question qui lui tenait à cœur.

Le monsieur chuchota je ne sais quoi à son oreille.

Et, comme elle jouait de l'éventail, avec cette grâce pudique ordinaire en semblable occurrence :

— Vous voyez bien !... insista le monsieur triomphant.

— Oui... comme ça, je ne dis pas... on peut en parler.

Et oubliant désormais l'adultère, elle fit galamment sa partie dans la question « vitale » de la dépopulation.

Ai-je dit que le monsieur était un professeur de la nouvelle École de morale fondée par M. Boutroux<sup>65</sup> ? Car nous en avons, maintenant, des écoles et des morales, et nous ne savons plus auxquelles entendre [*sic*]... Et si le peuple n'est pas mieux instruit, et pas mieux moralisé, on ne peut pas dire que ce soit la faute des professeurs.

\*\*\*

Professeur ou non, chacun a, sur la dépopulation des idées spéciales., et même des remèdes certains... Ces idées et ces remèdes sont, en général, d'une gaieté rare et d'un patriotisme avéré. On attribue à l'abaissement de la natalité toutes sortes de choses chimériques, sauf, naturellement, la cause réelle, évidente, unique, de laquelle découlent toutes les autres causes accessoires : le mariage, oui, chère duchesse, le mariage, avec ce qu'il comporte de restrictions humaines et de crimes sociaux. Mais le mariage étant la base de la société actuelle, et le meilleur moyen qu'on ait encore trouvé pour transmettre la propriété et sauvegarder ainsi les intérêts capitalistes, personne, même parmi les révolutionnaires les plus ardents, n'y voudrait toucher !... Toucher au mariage, grands dieux !... Porter la main sur l'arche sainte de l'héritage et de la propriété !... Donner à ces proscrits, les enfants naturels, les mêmes droits de vie qu'à ces petits dieux, les enfants légitimes !...

---

<sup>65</sup> Le philosophe Émile Boutroux (1845-1921) est professeur à la Sorbonne depuis 1888. Il est notamment l'auteur de *Questions de morale et d'éducation* (1895). Spiritualiste, et par conséquent hostile au matérialisme, au positivisme et au déterminisme, il soutient qu'il n'y a pas de véritable objectivité dans les lois scientifiques, remet en cause le principe même de causalité, nie qu'il puisse y avoir de connaissances absolues et défend la compatibilité et la complémentarité de la science et de la religion.

Mais alors, c'est une révolution ! disent les révolutionnaires<sup>66</sup>. Tout s'écroule, et il n'y a plus de société !... Et il n'y a plus de ministère, pour nous, dans la société !

Il faut donc chercher ailleurs matière à légiférer... Et voilà une matière qui, comme le charbon, n'est pas près d'être épuisée.

\*\*\*

Naturellement, l'honorable M. Piot et les honorables personnes qui le secondent de leurs talents législatifs, non moins que de leurs vertus réformatrices, ne veulent pas entendre parler de réformer, dans un sens plus humain et conforme aux besoins de la nature, la constitution théocratique et barbare du mariage, mais, au contraire, ils veulent y ajouter des privilèges nouveaux et la consolider plus puissamment que jamais, par l'appât de récompenses nationales absolument dérisoires, du reste, comme toutes les récompenses nationales<sup>67</sup>, dont on leurre, depuis des siècles et des siècles, l'espérance toujours trahie des pauvres gens. En revanche, l'honorable M. Piot et ses honorables collaborateurs exigeraient de l'État qu'il lançât, contre ceux qu'ils appellent des célibataires, toutes les meutes aboyantes et dévoratrices de la fiscalité. Ils voudraient écraser d'impôts ruineux, tortionnaires, soit la véritable impuissance physiologique du célibataire, soit son insoumission volontaire, consciente, protestatrice, à ce qui est la morale, la famille, la société, représentées par l'écharpe d'un maire ou la vague bénédiction d'un curé... En d'autres termes, et pour préciser la lettre même de la proposition de loi, ils donneraient aux familles régulières ayant plus de quatre enfants des sommes d'argent, lesquelles seraient fournies par les familles des célibataires, même si ces dernières avaient dix fois plus d'enfants que les autres... Et, pour ne rien dissimuler de l'esprit qui les a guidés, M. Piot et ses amis exempteraient de ces impôts les prêtres, les seuls pourtant qui soient, théoriquement<sup>68</sup>, des célibataires, puisque, par leur vœu de chasteté, ils se mettent en révolte contre les lois de la vie... et qu'ils sont, volontairement, de la matière inerte et du poids mort !...

Et voici où éclate la principale beauté – il y en a beaucoup d'autres – de la proposition de loi de M. Piot, sénateur républicain, proposition « tendant à combattre la dépopulation en France »... Seraient seulement considérés comme êtres humains, les enfants nés dans le mariage régulier... Quant aux autres, à ceux provenant de ménages irréguliers, comment seraient-ils catalogués ?... On ne sait pas. Peut-être les ignorerait-on ! Peut-être les bifferait-on tout simplement de l'humanité ! Ils seraient, dans la vie, quelque chose d'inclassé, moins que des chiens, moins que des chats... Et, peut-être, contre ce pullulement illégitime, prendrait-on des mesures de réservation, comme on fait des chiens rôdeurs qui n'ont pas, gravé au collier, le nom de leurs maîtres, et qui ne peuvent justifier d'un état civil respectable ou correct.

\*\*\*

Je ne veux même pas discuter ici les causes plus ou moins justes de la dépopulation, et les remèdes, plus ou moins empiriques, qu'il faudrait y apporter. Loin de là... Je conteste que la dépopulation soit un mal... dans un état social comme le nôtre, dans un état social qui entretient précieusement, scientifiquement, dans des bouillons de culture sociaux, la misère et son dérivé, le crime, dans un état social qui, en dépit des enquêtes nouvelles, des philosophies, ne s'appuie que sur les forces préhistoriques, le meurtre et le massacre, qu'est-ce que peut bien faire au peuple – la

---

<sup>66</sup> Le qualificatif de « révolutionnaires » est évidemment ironique : pour l'anarchiste Mirbeau, les professionnels de la politique qui se targuent de vouloir une révolution ne valent pas mieux que les autres et ne sont friands que des avantages du pouvoir. Si révolution il doit y avoir, elle sera d'ordre culturel et ne sera certainement pas l'œuvre des politiciens.

<sup>67</sup> On sait que Mirbeau est depuis toujours un contempteur farouche de la plus recherchée de ces dérisoires « récompenses nationales » : la croix de la Légion dite « d'Honneur ». Voir notamment « Le Chemin de la croix », *Le Figaro*, 16 janvier 1888 (recueilli dans ses *Combats esthétiques*, t. I, pp. 344-353).

<sup>68</sup> « Théoriquement », car, de notoriété publique, nombreux étaient les prêtres vivant en concubinage avec leurs gouvernantes.

seule classe, d'ailleurs, qui fasse encore des enfants – cette question tant discutée de la dépopulation ?... S'il était clairvoyant, logique avec sa misère et sa servitude, il devrait souhaiter, non son extinction, mais son redoublement... On nous dit toujours que c'est le plus grave danger qui menace l'avenir du pays... En quoi donc, cher M. Piot, et vous aussi, excellents législateurs qui nous bercez sans cesse de cette baliverne ?... En ce qu'il arrivera fatalement, dites-vous, un jour où nous n'aurons plus assez d'hommes à faire tuer au Soudan, à Madagascar, en Chine, dans les bagnes et dans les casernes.... Mais alors, vous ne rêvez de repeupler, en ce moment, que pour dépeupler plus tard ?... Grand merci du cadeau !... Mourir pour mourir, nous aimons mieux que ce soit tout de suite, et de la mort que nous aurons choisie<sup>69</sup> !...

*Le Journal*, 18 novembre 1900

\* \* \*

## DÉPOPULATION (II)

L'autre jour, j'avais, chez moi, un ouvrier menuisier qui était venu réparer ma bibliothèque. C'est un homme très intelligent et qui aime à causer. Pendant qu'il travaillait:

— Est-ce que vous avez des enfants ? lui demandai-je.

— Non... me répondit-il durement...

Et après une pause, d'une voix plus douce :

— Je n'en ai plus... J'en ai eu trois... Ils sont tous morts...

Il ajouta, en hochant la tête:

— Ah ! ma foi! quand on voit ce qui se passe... et la peine qu'on a dans la vie... ça vaut peut-être mieux pour eux, qu'ils soient morts... les pauvres petits bougres... Au moins, ils ne souffrent pas<sup>70</sup>.

J'insistai un peu cruellement:

— Est-ce qu'il y a longtemps que le dernier est mort ?

— Dix ans, fit-il.

— Et depuis ?...

— Depuis, vous comprenez que ni moi, ni ma femme, nous n'en avons pas voulu d'autres...

Ah ! non, par exemple...

Je lui expliquai l'admirable mécanisme de la loi Piot, et comme quoi, étant assez mauvais patriote pour n'avoir pas, ou pour n'avoir plus d'enfants vivants... il serait passible d'un impôt, s'il arrivait que cette loi fût votée...

Il ne parut pas très étonné, ayant pris l'habitude de considérer la vie en philosophe :

— Je m'attends à tout des lois, me dit-il, sans aigreur... Une loi, parbleu !... je sais ce que c'est... Je sais que ça n'est jamais pour nous autres... Les lois sont toujours faites pour les riches contre les pauvres... Mais, tout de même... celle dont vous me parlez... elle est vraiment un peu forte... Car, si je n'ai plus d'enfants... c'est de leur faute...

— De leur faute ?... À qui ?...

— Mais aux autorités... à l'État... je ne sais pas, moi, à tous les bonshommes qui sont chargés de fabriquer les lois, à tous ceux là qui sont chargés de les appliquer... C'est bien simple... et ça n'est pas nouveau... L'État – il faut lui rendre cette justice – protège les volailles, les taureaux, les chevaux, les chiens, les cochons, avec une émulation merveilleuse, et une très savante entente du progrès scientifique. On a trouvé, pour ces divers et intéressants animaux, des modes d'élevage

---

<sup>69</sup> Dans un article intitulé « Suicide », et paru dans *La France* le 10 août 1885, Mirbeau écrivait : « Pourquoi craindre ce que nous avons été déjà ? Partout la mort est là qui nous guette, et n'est-ce point pitié de voir chacun la fuir et implorer lâchement une heure de sursis ? N'est-ce point elle qui est la vraie liberté et la paix définitive ? » (<http://www.scribd.com/doc/2243653/Octave-Mirbeau-Le-Suicide>).

<sup>70</sup> Ce sont des assertions de ce type qui permettent de rendre plus acceptable cette formule contestée de "droit au non-être". On peut naturellement la juger inadaptée pour les enfants à naître, dans la mesure où ce qui ne vit pas encore ne saurait avoir de droit. Mais, pour les vivants condamnés à la misère et à la souffrance, la formule garde toute sa force, même rétrospectivement.

d'une hygiène parfaite. Sur tout le territoire français, il existe – à ne plus les compter – des sociétés d'amélioration pour les différentes races de bêtes domestiques. Celles-ci ont de belles étables... de belles écuries... de belles volières... de beaux chenils... bien aérés... bien chauffés... et pourvus non seulement du nécessaire... mais d'un grand luxe... On les entretient dans une salubrité constante et rigoureuse... purs de tous germes malfaisants et de contagions morbides, par des lavages quotidiens, par des désinfections rationnelles, à l'acide phénique, borique, etc. Moi, qui vous parle, j'ai construit des poulaillers qui sont de vrais palais... C'est très bien... Je ne suis pas jaloux des soins méticuleux dont on entoure les bêtes... Qu'on les couronne même dans les concours... qu'on les prime... qu'on leur donne des sommes d'argent, dans les comices agricoles, je l'admets... Selon moi, tous les êtres vivants ont droit à de la protection, à autant de bonheur qu'on peut leur en procurer... Mais je voudrais que les enfants – les enfants des hommes – ne fussent pas, comme ils le sont, systématiquement écartés de tous ces bienfaits... bestiophiliques... Eh bien, il paraît que c'est impossible. Un enfant, ça ne compte pour rien... Cette vermine humaine peut crever, et disparaître... Il n'importe !...<sup>71</sup> On organise même, administrativement, des hécatombes de nouveau-nés<sup>72</sup>... comme si nous étions menacés d'un dangereux pullulement de l'espèce... Et les dirigeants, les maîtres de cette belle société – qui sont, sinon la cause première, du moins les continuateurs indifférents du mal qu'ils dénoncent avec un patriotisme si indigné –, se plaignent amèrement du nombre sans cesse décroissant des enfants qu'ils empêchent de naître, ou qu'ils tuent, sitôt nés, par les procédés les plus sûrs et les plus rapides... Car la véritable infanticide, c'est cette société, si terrible aux filles-mères qui ne peuvent nourrir leurs enfants !... Et il faut la voir adjurer les familles de proliférer tant et plus, ou bien les menacer de peines fiscales très sévères quand elles s'avisent enfin de rester stériles, ne voulant pas qu'il sorte d'elles des créatures impitoyablement vouées à la misère et à la mort... Eh bien, non ! ... On ne veut plus rien savoir...

Il avait dit tout cela sur un ton tranquille, et tandis que, à califourchon sur le haut d'une échelle double, il sciait avec méthode et lenteur une planchette de bois... La planchette sciée, il se croisa les bras et me regarda en hochant la tête :

— Voyons, monsieur, fit-il... est-ce pas vrai, ce que je dis là ?... Et qu'est ce qu'ils nous chantent, avec leur sacrée dépopulation ?... Quand tous ces beaux farceurs auront fait leur examen de conscience et qu'ils auront reconnu loyalement que le mal n'est pas en nous... mais dans la constitution même de la société... dans la barbarie et dans l'égoïsme capitaliste des lois qui ne protègent que les heureux... alors, on pourra peut-être causer... D'ici là, nous continuerons à jeter au vent qui la dessèche la graine humaine et les germes de vie !... Qu'est-ce que cela me fait, à moi, la richesse et la gloire d'un pays où je n'ai qu'un droit, celui de crever de misère, d'ignorance et de servitude ?...

Je lui demandai alors pourquoi et comment ses trois enfants étaient morts.

— Comme ils meurent tous ou presque tous chez nous, me répondit-il... Ah ! cette histoire est courte, et c'est l'histoire de tous mes camarades... De l'une à l'autre, la forme de misère peut varier quelquefois, mais le fond est le même !... Je vous ai dit, tout à l'heure, que j'ai eu trois enfants... Tous les trois, ils étaient sains, forts, bien constitués, aptes à vivre une bonne vie, je vous assure... Les deux premiers, nés à treize mois de distance l'un de l'autre, sont partis de la même façon... Chez nous, il est rare que la mère puisse nourrir de son lait sa progéniture... Alimentation mauvaise ou insuffisante... tracas de ménage... travail, surmenage... enfin, vous savez ce que c'est... Les enfants furent mis au biberon... Ils ne tardèrent pas à dépérir... Au bout de quatre mois, ils étaient devenus assez chétifs et malades pour nous inquiéter... Le médecin me dit : « Parbleu ! c'est toujours la même chose... le lait ne vaut rien... le lait empoisonne vos enfants ! » Alors je dis au médecin : « Indiquez-moi où il y a de bon lait, et j'irai en acheter ». Mais le médecin secoua la tête, et il répondit : « Il n'y a pas de bon lait à Paris... Envoyez votre enfant à la campagne. » Je confiai le

---

<sup>71</sup> Dans « La Pouponnière » (*Le Journal*, 12 décembre 1897), Mirbeau allait jusqu'à écrire : « *S'ils ne peuvent pas s'élever et vivre, eh bien, ils meurent !... Ça n'a pas d'autre importance ! Ils ne donnent ni œufs, ni beurre, ni lait. On ne les mange pas quand ils sont gras.* »

<sup>72</sup> Mirbeau reviendra sur ce sujet dans un article qui paraîtra dans *Le Matin* le 16 juin 1907, « Hécatombe d'enfants – La Faculté se porte bien » (recueilli dans ses *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990, pp. 207-213, et accessible sur Internet : <http://documents.scribd.com/docs/d92fz5neiyvtos7hru5.pdf>).

gosse à l'Assistance publique, laquelle le confia à une nourrice percheronne... Huit jours après, il mourait... Il mourait, comme ils meurent tous, là-bas, du manque de soins, de la férocité paysanne... de l'ordure<sup>73</sup>... Mon troisième, je le gardai à la maison... Il vint très bien... C'est vrai qu'à ce moment ma femme et moi nous gagnions de bonnes journées, et que l'argent ne manquait pas... Il était gras, rose, ne criait jamais... Impossible de voir un enfant plus fort et plus beau... Je ne sais comment il attrapa une maladie des yeux qui régnait dans le quartier, en ce temps-là... Le médecin me dit qu'il fallait le mettre à l'hôpital... Il y avait un hôpital spécial à cette maladie-là. Le petit guérit, mais le jour où la mère était partie pour le ramener, elle le trouva la mine défaite, et se tordant dans d'affreuses coliques... Il avait gagné la diarrhée infantile... On ne le soignait d'ailleurs pas... La mère s'en étonna... Un espèce d'interne, qui se trouvait là, dit : « On ne soigne ici que les maladies des yeux... Si vous voulez qu'on le soigne pour la diarrhée... emmenez-le dans un autre hôpital ! » La mère eut beau prier, supplier, menacer, ce fut en vain... Elle prit son pauvre enfant dans ses bras pour le conduire dans un hôpital qu'on lui désigna... Il passa durant le trajet... Et voilà !... Et on vient me dire encore : « Faites des enfants, nom de Dieu !... faites des enfants... » Ah ! non... je sors d'en prendre...

Et haussant les épaules, il dit, d'une voix plus forte :

— Ils sont épatants, ces beaux messieurs...<sup>74</sup>

Quand il eut fini son ouvrage, il considéra les volumes rangés sur les rayons de la bibliothèque :

— Voltaire... fit-il... Diderot... Rousseau... Michelet... Tolstoï... Kropotkine... Anatole France... Oui, tout ça, c'est très beau !... Mais à quoi ça sert-il ?... L'idée dort dans les livres... La vérité et le bonheur n'en sortent jamais !...

Il ramassa ses outils, et s'en alla, triste... triste !...

*Le Journal*, 25 novembre 1900

\* \* \*

### DÉPOPULATION (III)

J'ai reçu beaucoup de lettres – et des plus intéressantes – à propos de mes derniers articles. Toutes, par des exemples désolants, confirment ce que j'ai dit sur la dépopulation et démontrent — à supposer qu'un esprit sérieux puisse sérieusement la discuter – la parfaite inanité de cette loi Piot, et de ce que, dans sa stupidité législative, elle dévoile de férocité bourgeoise. Quand un homme comme M. Piot, à la suite d'une longue pratique sénatoriale, et d'une non moins longue culture d'opinions moyennes et de sentiments modérés, en arrive à concevoir de pareils vaudevilles et à les découper en articles de loi, il n'y a pas lieu d'espérer qu'on puisse jamais lui ouvrir les yeux sur des plaies sociales qu'il ignore et que, d'ailleurs, il veut ignorer... Aussi, je ne saurais l'engager à lire ce qui va suivre. Cela ne dirait rien à son âme de bienfaiteur légiférant. Il n'y a personne de plus obstiné et de plus dangereux qu'un bienfaiteur. C'est le pire ennemi de l'humanité en ce qu'il n'a qu'un but – quand ce n'est pas de tondre sur la peau des pauvres la laine de l'ambition et de la richesse –, énerver l'humanité, l'endormir par des mensonges, puis l'enchaîner, plus nue, par des lois. On ne se doute pas de tout le mal que fit, par exemple, Jules Simon, l'archétype du philanthrope, au point qu'un de ses vieux amis m'assurait – non sans effroi – que ce bienfaiteur professionnel fonda, protégea, présida, durant sa larmoyante existence, plus de trois mille œuvres de bienfaisance et institutions charitables, pour ainsi parler<sup>75</sup>...

<sup>73</sup> Dans « La Pouponnière » (*Le Journal*, 12 décembre 1897), Mirbeau écrivait déjà que, « chez des nourrices de Normandie, terre classique de l'élevage », les « petits êtres » confiés « par les soins de l'Assistance Publique », « faute de soins, ne tardent pas à mourir dans une proportion de 80 % ».

<sup>74</sup> Dans la version des *21 jours d'un neurasthénique*, chapitre XIX, Mirbeau ajoutera cette forte phrase, presque identique à celle qui conclut la sixième livraison de « Dépopulation » : « Au lieu de chercher des trucs pour augmenter la population, ils feraient bien mieux de trouver le moyen d'augmenter le bonheur dans la population... Oui... mais ça... ils s'en fichent !... »

<sup>75</sup> Nombreux sont les articles où Mirbeau a déjà tenté de démasquer et de discréditer la pseudo-philanthropie de

Trois mille ! N'est-ce point à faire frémir ?

Ah ! comme je comprends, et comme il est près de mon cœur, ce personnage de *La Clairière*<sup>76</sup> qui, devant l'écroulement de ses rêves, désabusé et furieux, brisa en mille pièces le buste du bienfaiteur qui les lui avait suggérés ! Et je pense que ce geste ne devrait pas se spécialiser aux bustes des bienfaiteurs, mais se généraliser à leurs personnes mêmes. S'il n'y avait plus de bienfaiteurs, l'humanité pourrait, peut-être, espérer un peu plus de justice et, par conséquent, un peu plus de bonheur.

\*\*\*

Parmi ces lettres que j'ai reçues, je me contenterai, pour aujourd'hui, d'en analyser deux. Elles en valent la peine.

La première me vient d'une femme qui, si j'en juge par les sentiments qu'elle exprime, est un grand cœur. Elle administre une des crèches municipales de Paris, « non par vanité, dit-elle, non pour voir mon nom imprimé dans les rapports et les journaux, non par désœuvrement, comme tant d'autres, mais poussée par le très grand amour que j'ai pour les petits, et par les soucis de mes devoirs de solidarité humaine » – car elle croit à la solidarité humaine, cette rêveuse !... Dans la mission difficile qu'elle a acceptée, elle fait ce qu'elle peut, tout ce qu'elle peut, plus qu'elle ne peut. Et, bien que les ressources dont elle dispose soient très maigres, bien qu'elle se trouve, sans cesse, arrêtée par des règlements barbares autant qu'idiots, contre lesquels se brisent souvent son intelligence et son énergie, elle s'en tire à peu près... Grâce à des soins persistants, à une surveillance de toutes les minutes, à une ingéniosité, une initiative, qui savent quelquefois suppléer aux étranges lacunes du règlement, et tourner les obstacles administratifs, les petits s'élèvent, grandissent. On va peut-être les sauver... Eh bien, non !... Toute cette bonne volonté, tout ce mal, toute cette abnégation tout ce génie de la tendresse et de l'amour deviennent inutiles devant une épidémie de rougeole, par exemple. Et Paris voit revenir cette épidémie, périodiquement, dans le premier trimestre de chaque année. Or ce n'est pas de l'épidémie qu'ils meurent, les pauvres enfants, mais de quelque chose de bien plus mortel que les plus mortelles maladies du règlement !

Chaque semaine, M. Bertillon<sup>77</sup>, statisticien précis et illusoire, nous apprend le nombre des décès causés par la fièvre typhoïde, la tuberculose, la scarlatine, la diphtérie, la rougeole, la variole etc. De l'administration qui dépeuple et du règlement qui tue, il ne nous dit jamais un mot... Et pourtant, il n'est pas de choléra, de peste, de fièvre infectieuse, qui fassent autant de victimes, surtout parmi les tout jeunes.

Aussitôt que l'épidémie de rougeole, avec une régularité en quelque sorte mathématique, se produit à Paris, ordre est donné de fermer les crèches, soi-disant pour préserver les enfants d'une contagion immédiate. Les mères sont invitées à aller chercher leurs enfants et à les conduire à l'hôpital. Car la société est admirable : elle a de tout, des crèches, des asiles, des hôpitaux... Mais, à l'hôpital, le nombre de lits est toujours insuffisant, et puis un enfant, guéri d'une maladie, risque d'en attraper une autre. Au bout de huit à dix jours, vite, on le renvoie, alors que trois semaines de soins attentifs et de surveillance sévère seraient indispensable pour assurer une guérison complète, et surtout pour éviter les rechutes, qui sont presque toujours mortelles... On le renvoie donc. Où peut-il aller ? La crèche est fermée. Force est bien à la mère de ramener le petit de l'hôpital chez elle... Et comme elle doit travailler pour vivre – car le plus souvent le père manque, ou il boit – elle

---

Jules Simon, notamment dans « Encore M. Jules Simon » (*L'Écho de Paris*, 10 mai 1892 ; <http://www.scribd.com/doc/2273186/Octave-Mirbeau-Encore-M-Jules-Simon>), dans « Les Petits martyrs » (*L'Écho de Paris*, 3 mai 1892 ; <http://www.scribd.com/doc/2271403/Octave-Mirbeau-Les-Petits-martyrs>) et dans « Philanthropie » (*Le Journal*, 23 janvier 1898 ; <http://www.scribd.com/doc/2237447/Octave-Mirbeau-Philanthropie-23-janvier1898>).

<sup>76</sup> Pièce de Maurice Donnay et Lucien Descaves, créée au Théâtre Antoine le 6 avril 1900. Le sujet en est la constitution d'une petite communauté, qui finit par échouer du fait de ses contradictions internes.

<sup>77</sup> Jacques Bertillon (1851-1922), frère d'Adolphe Bertillon, le fondateur de l'anthropométrie, est alors le médecin chef du service de statistiques de la ville de Paris. Il est membre de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population et collabore à sa revue. Populationniste convaincu, il est partisan d'augmenter le nombre des familles nombreuses de plus de quatre enfants.

donne son enfant en garde, soit à la concierge, soit à une voisine; ou bien elle le laisse aux soins capricieux d'un enfant plus âgé. Alors le pauvre petit être, mal couvert, mal nourri, exposé aux courants d'air d'une chambre mal close et sans feu, succombe en quelques jours aux inévitables atteintes de la pneumonie. C'est ainsi qu'en 1899, sur trente-deux enfants, cette crèche dont je parle et qui, par exception, est une crèche admirablement tenue, n'en a vu revenir que quinze à la réouverture. Dix-sept étaient morts !... Dix-sept, brave et excellent Monsieur Piot !... Est-ce votre impôt sur les célibataires qui les fera revivre ?

\*\*\*

Voici maintenant la lettre d'un père, d'un vrai père selon la société et conformément à la loi. Il est marié, celui-là, marié civilement, marié religieusement. Il a donc la double protection de la loi et de Dieu... Voici ce qui lui arrive.

Sa femme est entrée à Beaujon, pour y donner le jour à un petit garçon... L'accouchement fut horriblement pénible et, durant l'opération, la malheureuse faillit mourir... Il fut entendu que cet enfant, d'ailleurs chétif et mal vivant, serait élevé au biberon, en province. Ces cas sont prévus par le règlement, et il doit toujours y avoir des nourrices sèches, des nourrices d'attente, attachées à l'administration de l'hôpital... Il y en a en effet, sur le papier !... Mais en réalité, il n'y en a pas. En tout cas, il n'y en avait point, dans l'histoire qui nous occupe... Alors, que fit-on ? En attendant le départ du chétif nourrisson, on obligea la mère à lui donner le sein, sachant fort bien qu'au bout de peu de jours, cette source de lait, on allait la tarir... Il en résulta une double opération... La mère, encore très malade, très faible, en proie à la fièvre, à qui l'hôpital ne fournissait, comme nourriture, que du bœuf bouilli trop cuit et des haricots pas assez cuits, mourut... Quant au petit, qui avait commencé à pomper la vie au sein maternel, brusquement mis au biberon, il ne put s'habituer à ce nouveau régime, et mourut également... Et du même coup le père devint veuf et célibataire, ce qui est un crime contre la dépopulation. De ce chef, il encourt maintenant toutes les rigueurs fiscales de la loi Piot...

C'est beau, les lois !... On lui tue sa femme, on lui tue son enfant... Et, loin de lui demander pardon pour ces deux affreux meurtres qui le laissent désormais, dans la vie, seul et douloureux, l'État le prend à la gorge et lui dit, le revolver au poing : « La bourse et la vie ! ».

J'ai là, aussi, pendant que j'écris, sur mon bureau, beaucoup de lettres de ces malheureuses créatures que le monde, avec un mépris horrible, appelle des filles-mères. Elles sont infiniment tristes. Dans mon prochain article je parlerai de ces victimes douloureuses, que l'on pousse à tous les crimes, que l'on jette à toutes les ordures, alors qu'on devrait les aimer, les respecter, les vénérer, les glorifier.

*Le Journal*, 2 décembre 1900

\* \* \*

## DÉPOPULATION (IV)

Cette semaine, chez un de mes amis, j'ai rencontré le docteur O..., un spécialiste des maladies de l'enfance. C'est aussi un démographe fort savant et qui ne se paie pas de mots. Comme nous parlions de la dépopulation :

— C'est surprenant, dit le docteur O... en levant ses bras vers le plafond, d'un air découragé, c'est surprenant, tout ce qu'on a écrit de bêtises ou de choses à côté sur cette question. Dans tous les articles, études, essais, lettres et brochures, qui ont paru ces jours-ci et que j'ai lus, je n'ai vu que des tendances politiques et sociales : rien d'autre... Parmi tout [cet amas<sup>78</sup>] torrentueux de mots et d'idées, j'ai vainement cherché une opinion juste convenable.

---

<sup>78</sup> La photocopie dont je dispose est d'une si mauvaise qualité que plusieurs mots y sont illisibles et que certaines lectures sont incertaines (elles sont alors mises entre crochets). Il en va de même pour l'article suivant.

Et comme il me regardait avec obstination en prononçant ces paroles, je crus que c'était une allusion directe et personnelle à mes articles, et je m'inclinai ironiquement.

— Mon Dieu, oui, fit-il... vous comme les autres.

— Merci, dis-je les dents serrées, avec un de ces sourires troubles et haineux comme j'en ai chaque fois que l'on doute de ma science et de mon génie.

Le docteur répliqua, bonhomme :

— Mon cher monsieur, excusez ma franchise. Mais il est clair que vous avez, comme les autres, choisi ce thème admirable de la dépopulation pour faire une étude de mœurs sociales. De la question même, vous n'avez rien dit.

Et il ajouta, avec un geste négligent :

— D'ailleurs, ça n'a pas d'importance.

— Qu'est-ce qui n'a pas d'importance ? demandai-je, hostile et furieux. Mes articles, peut-être ?

— Mais non, je ne parle pas de vos articles, mais de la question même... [Pour la traiter], il faudrait, voyez-vous, la [plume] souriante et profonde de votre ami Alfred Capus<sup>79</sup>. Ah ! si M. Capus pouvait faire une pièce en quatre actes sur la dépopulation, je suis sûr qu'elle ramènerait ce problème social à de justes proportions.

— Capus n'est pas un démographe, objectai-je.

— M. Capus est bien mieux que cela. C'est un des rares esprits de ce temps qui aient vraiment le sens des choses et une philosophie plausible de la vie actuelle.

— Avec tout cela, ricanai-je, vous vous êtes bien gardé d'exprimer vos idées. Je serais pourtant content de les connaître.

— Soit, répondit le docteur O... Je n'ai pas la grâce de Capus. Mon langage, habitué aux technologies ennuyeuses, vous paraîtra sans doute un peu sec et dépourvu d'agrément. Mais, puisque vous m'y invitez, je vais vous soumettre les quelques réflexions suivantes.

Et sans préparation le docteur parla ainsi :

— La dépopulation est la diminution du nombre d'habitants d'un territoire par l'excédent de la mortalité sur la natalité ; elle peut se produire par augmentation du nombre de décès, par diminution du nombre de naissances, ou bien par les deux à la fois. Il est donc inexact de dire que la France se dépeuple, car la natalité y dépasse la mortalité<sup>80</sup>. Se peuple-t-elle assez ?... Certains esprits inquiets, pour qui toutes les exigences de la vie se résument dans la question de l'armée et qui ne voient dans l'homme futur que le soldat, estiment que la population française est insuffisante à leur gré, et ils proposent d'augmenter les naissances par des mesures législatives, suivies de déductions pénales et fiscales. Est-ce bien la question ?

Tout le monde approuva.

Le docteur reprit du ton calme que rien ne parvenait à troubler :

— Ceci prouve que ces braves esprits inquiets et systématiques n'ont pas assez réfléchi aux lois sociologiques qui règlent la question de la population, car la mortalité et la natalité ne sont pas du tout l'œuvre d'un hasard et d'un caprice, comme ils paraissent le croire... Quelques arguments sont nécessaires pour étayer de preuves cette affirmation simple et audacieuse.

Et, s'adressant à moi plus particulièrement :

— Vous avez sans doute remarqué, cher monsieur, que le nombre des condamnations pour avortement augmente chaque année... Tous les jours les journaux nous narrent ces faits avec une

---

<sup>79</sup> Le dramaturge et humoriste Alfred Capus (1858–1922) a participé jadis à l'aventure des *Grimaces*, en 1883. Il est l'auteur de comédies : *Brignol et sa fille* (1895), *Le Mariage bourgeois* (1898), *La Bourse ou la vie* (1901), *La Veine* (1901), *La Petite fonctionnaire* (1901), *M. Piégé* (1903), *Notre jeunesse* (1904), *Les Passagères* (1907). Sa dernière pièce, *Les Maris de Léontine*, a été créée le 14 février précédent au théâtre des Nouveautés. Lucide et d'une philosophie bonhomme – d'où la suggestion du docteur O... –, il aime les paradoxes et ne se laisse pas duper par les grimaces, écrivant par exemple, dans *Le Mariage bourgeois* : « *Le devoir, l'honneur ! Des mots à qui on fait dire ce qu'on veut, comme aux perroquets.* »

<sup>80</sup> En 1900, il y a eu , en France, 885 000 naissances pour 40,5 millions d'habitants (816 000 en 2007, pour 61 millions d'habitants). En 1906, il y a eu 807 000 décès (en 2007, 526 000), et le taux de mortalité se situe alors aux alentours de 19 pour mille.

indignation peu sincère, et même avec un manque de philosophie très répugnant... Et puis, les statistiques sont là... Notez, je vous prie, que ce ne sont pas les filles-mères qui, le plus souvent, ont recours à cette mesure expéditive et dangereuse. Notez que c'est exceptionnellement que vous rencontrerez, chez elles, les pratiques de l'infanticide. Non... vous les rencontrerez surtout chez les femmes mariées. Et veuillez réfléchir à ceci : pour qu'il y ait tant d'avorteurs et d'avorteuses qui risquent les travaux forcés, il faut que le métier soit bien lucratif... Pour que tant de femmes subissent, avec le consentement tacite ou exprimé de leurs maris, une opération très souvent mortelle, il faut qu'elles n'aient réellement pas la possibilité d'augmenter leur famille et leurs charges... Cherchez bien... Vous ne sauriez invoquer, devant la fréquence de ces cas, aucune autre raison sérieuse. M. Bertillon nous dit, une fois par semaine, que, sur 1 000 enfants de 0 à 365 jours, 250 meurent en moyenne, à Paris, et que la majeure partie des décès est due à l'athrepsie, la diarrhée infantile, c'est-à-dire au défaut de soins. Si les mères qui, en dehors de rares exceptions, adorent leurs enfants, les laissent mourir faute de soins, c'est que, réellement, elles y sont contraintes... Ces faits, qu'il est loisible à tout le monde de vérifier tous les jours, ne prouvent-ils pas que le nombre d'enfants dans une famille est axé, non par les désirs chimériques d'un législateur, mais par des conditions autrement importantes et inévitables... Chaque fois que, dans une famille, arrive un nouveau venu pour qui la place manque, tôt ou tard, il disparaîtra. – voilà la question, toute la question... elle n'est pas ailleurs – il disparaîtra, fatalement. Et toutes les lois, toutes les tirades, toutes les discussions ne feront rien... Si, par hasard – excusez l'in vraisemblance comique de cette hypothèse –, la loi de M. le sénateur Piot augmentait le nombre des naissances<sup>81</sup>, la mortalité infantile augmenterait, par cela même, dans les mêmes proportions, exactement mathématiques...

Nous ne trouvons rien à dire... Le docteur continua :

— Croyez-vous donc que c'est un hasard qui a provoqué, à Paris, la fondation de la "Ligue pour la régénération humaine"<sup>82</sup> ? Cette Ligue, dont le siège social est 6, passage Vaucouleurs, à Paris, a réussi à répandre par milliers une brochure : *Les Moyens d'éviter les grandes familles*<sup>83</sup>, traduction de cette brochure publiée par la Ligue Néo-malthusienne Néerlandaise, laquelle fut déclarée d'utilité publique... On doit au succès de cette Ligue une diminution des avortements criminels... mais personne, ou presque personne, ne la connaît... ici !

— Oh ! les Ligues, ne puis-je m'empêcher de m'écrier, sceptique.

— Oui, je sais bien, répliqua le docteur... On a beaucoup abusé, et pour des chose peu intéressantes. Elles sont, en général, conçues dans un esprit étroit, souvent sectaire, et ne s'adressent qu'à des passions politiques... Mais, de celle-ci, la politique est bannie. Leurs promoteurs n'ont aucune ambition personnelle... Bref, je crois à son efficacité... et je désirerais vivement que le public s'y intéressât un peu... Ah ! parbleu, je reconnais qu'à côté des considérations que je viens d'émettre, d'autres facteurs – comme nous disons – interviennent. Il y a des femmes qui, par coquetterie, refusent la maternité... d'autres qui ne veulent pas accepter l'éducation d'un enfant,

---

<sup>81</sup> Il n'est pas le seul à mettre en doute l'efficacité des pressions fiscales et des primes à la natalité. Dans sa brochure de 1910 sur *Le Problème de la dépopulation*, un populationniste et libéral anti-étatiste comme Gustave de Molinari la limite aux éléments les plus pauvres de la population, et préconise au contraire une diminution des impôts : « Des primes de 500 francs [en cas de naissance d'un troisième enfant] ne peuvent avoir une influence quelconque que sur les éléments inférieurs de la population, les moins désirables, que leurs vices et leur imprévoyance ne portent que trop à se multiplier sans frein, assurés qu'ils sont de toujours s'entendre à exploiter la bienfaisance publique ou privée »...

<sup>82</sup> Cette Ligue, fondée en 1896, a adopté pour base le principe suivant, répété dans tous les numéros de sa revue *Régénération* : « Nous posons en principe [...] qu'autant il est désirable, au point de vue familial et social, d'avoir un nombre suffisant d'adultes sains de corps, forts, intelligents, adroits, bons, autant il l'est peu de faire naître un grand nombre d'enfants dégénérés, destinés pour la plupart, à mourir prématurément, tous à souffrir beaucoup eux-mêmes, à imposer des souffrances à leur entourage familial, à leur groupe social, à peser lourdement sur les ressources, toujours insuffisantes, des assistances publiques et de la charité privée, aux dépens d'enfants de meilleure qualité. »

<sup>83</sup> Cette brochure, publiée par la Librairie de Régénération, est l'œuvre du docteur J. Rutgers, de La Haye, secrétaire général de la Fédération universelle de la Régénération humaine et fondateur de la Ligue néo-malthusienne néerlandaise. En 1906, elle en est à sa huitième édition. Les néo-malthusiens espèrent que la diffusion des moyens contraceptifs permettra de réduire le nombre d'avortements clandestins, et, partant, le nombre de femmes qui en sont victimes.

etc., etc. Mais ce sont des exceptions... Le grand tourbillon de la vie emporte presque toutes les créatures vivantes dans un désir obscur et puissant de création. Et, d'ailleurs, ces exceptions subsisteront après la loi Piot, et il faut bien se dire que leur effet est de si minime importance...

Il était tard... On se sépara. En partant, le docteur O... me dit :

— Si cela vous intéresse, je vous exposerai un jour les moyens propres à augmenter la population d'une façon certaine.

— Ah ! docteur, lui dis-je... ne pensez-vous pas qu'il serait plus intéressant, au lieu d'augmenter la population, d'augmenter le bonheur dans la population, et de lui donner, enfin, un peu plus de justice dans un peu plus de joie<sup>84</sup>... Si vous avez trouvé ce moyen, dites-le-moi tout de suite.

— Hélas ! fit le docteur...

Et il me quitta après m'avoir serré la main.

*Le Journal*, 9 décembre 1900

\* \* \*

## DÉPOPULATION (V)

Le lendemain du jour où j'eus, avec le docteur O..., la conversation que j'ai rapportée, je rencontrai, dans une maison où je passais la soirée, un autre médecin... [...<sup>85</sup>] Aussitôt que dix personnes sont réunies quelque part, il y a toujours, parmi elles, un médecin, ce qui, d'après le système des statistiques, amène à constater que les médecins constituent le dixième de la population française. Fait démographique affolant ! Pourtant, je ne m'en plains pas, car – me pardonnent les hommes de lettres et les artistes ! – c'est parmi les médecins que se trouvent les causeurs les plus brillants et, en général, les hommes les mieux informés en toutes choses. Il ne faut pas leur en vouloir de nous tuer, parfois, avec une admirable maestria, puisqu'ils nous ont amusés et instruits et qu'on chercherait vainement ailleurs d'aussi bons vivants et de plus parfaits convives.

J'expliquai à ce médecin – membre de l'Académie de médecine et spécialiste des [...] de l'oreille – les idées du docteur O... Il s'en étonna :

— Je connais le docteur O... me dit-il... c'est un homme de grande valeur... Mais j'estime que, pour un esprit de cette envergure, les arguments qu'il vous donna me paraissent... comment vous dire cela ?... un peu simplistes. « Chaque fois qu'arrive un nouveau venu pour qui la place manque, tôt ou tard il disparaîtra », voilà une affirmation profondément [...<sup>86</sup>]

— Elle est cependant rigoureusement scientifique, dis-je.

— Non, pas dans le cas qui nous occupe. Je n'en veux pour preuve que la natalité plus élevée dans la classe pauvre et dans les milieux peu fortunés. Ceux qui ont le moins d'enfants sont précisément ceux qui pourraient en élever davantage, et les mieux élever. Et ici nous touchons à ce qui est, pour moi du moins, le fond même de la question. Jusqu'à présent les classes riches ou aisées sont demeurées à peu près seules en possession du matériel et de l'instruction nécessaires pour la suppression de l'enfant avant toute conception<sup>87</sup>. Elles n'admettent que l'enfant unique demandé par la famille pour la continuer. Les naissances importunes ne se rencontrent guère que dans le peuple, encore ignorant des progrès de l'hygiène, ou bien chez les imprudents et les inconscients... C'est

---

<sup>84</sup> On pense à « *la diminution arithmétique du malheur des hommes* », dernier mot de la sagesse de Camus dans *La Peste*. En mars 1902, on peut lire une formule voisine, bien que plus abrupte, dans la revue de la Ligue de Paul Robin, *Régénération* : « *Aucune personne n'a le droit d'en mettre d'autres au monde, à moins de certitude que les enfants auront dans leur entourage de tels avantages que, selon toute probabilité, leur bonheur l'emportera sur la souffrance* » (cité par Pierre Guillaume, « Politiques de la famille et protection de l'enfant », *Revue d'histoire de l'enfance irrégulière*, n° 2, 1999). Comme cette probabilité ne pourra jamais être démontrée, cette affirmation devrait logiquement aboutir au refus de toute procréation ! La formule de Mirbeau, qui met la barre moins haut (« *un peu plus de justice* ») laisse du moins un tout petit peu d'espoir, à défaut de beaucoup d'illusions.

<sup>85</sup> Trois ou quatre mots sont illisibles.

<sup>86</sup> Peut-être faut-il lire « navrante ».

<sup>87</sup> L'expression est pour le moins malencontreuse, car on ne saurait bien évidemment parler d'enfant antérieurement à la conception.

aussi dans ces dernières catégories que l'avortement est le plus fréquent... je dis l'avortement brutal, volontaire, qualifié crime par les lois. Mais l'avortement légal, conséquence des soins de toilette et de l'hygiène, fait bien plus de ravages dans les classes riches... Il n'y a au fond qu'une différence de procédés, le résultat est le même : l'étouffement du germe, ici ; là, l'étouffement de l'enfant... Pour la société, le compte est égal.

Une jeune femme se récria :

— Mais vous êtes tout simplement dégoûtant, mon cher docteur... Alors, selon vous, le remède à la dépopulation... ce serait... la saleté ?

Le docteur sourit :

— Veuillez m'écouter jusqu'au bout, chère madame, fit-il... Et veuillez aussi, je vous prie, excuser ce que mon langage, dans un tel sujet, peut évoquer de brutalités techniques...

Il continua :

— Aujourd'hui, l'instruction se répand de plus en plus, et l'hygiène est assurément mieux observée qu'autrefois. Elle a des pratiques secrètes inconnues des belles dames de jadis... L'horreur des bains, ablutions, lavages, que nous devons à la religion chrétienne, qui éleva l'ordure jusqu'à la sainteté<sup>88</sup>, fait place à des préoccupations plus saines et, répétons-le encore, plus hygiéniques... La province suit Paris dans ce mouvement, et la salle de bains commence à s'installer dans tout appartement bourgeois... Dans les plus petites villes, les cabinets de toilette de Madame la notairesse, de Madame la mairesse, de la grosse marchande, sont pourvus d'ustensiles qu'on ne rencontrait, il n'y a pas très longtemps, que chez les mondaines élégantes et les professionnelles de l'amour<sup>89</sup>... Les ouvriers n'en sont pas... Toutefois ils commencent à savoir...

Le docteur s'arrêta un instant et, se tournant vers la jeune femme qui l'avait, une première fois, interrompu :

— Excusez la vulgarité un peu brutale des mots... mais nous sommes entre nous, n'est-ce pas ?...

Et il reprit :

— Toutefois, ils commencent à savoir qu'une injection est plus simple, moins dangereuse et aussi sûre que l'emploi de l'aiguille de couturière... Et de la connaissance d'un fait à la pratique, la distance n'est pas longue... Alors, ils ne tarderont pas, eux aussi, à restreindre la natalité ; et ce n'est pas un dégrèvement fiscal qui les empêchera de se servir d'un moyen aussi discret, aussi louable même, puisqu'il constitue un progrès et une soumission à un précepte de ce nouvel Évangile : l'hygiène !

— Lavez-vous les uns les autres !... parodia la jeune femme, au milieu des rires.

Quand les rires furent calmés :

— Voilà, je crois, résuma le docteur, la cause, ou du moins une des principales causes de ce phénomène ou de ce mal, si vous préférez ce mot... C'est la conséquence même d'une éducation générale plus complète. Dès l'instant que la majorité des hommes auront en mains – c'est bien le cas de le dire – le moyen de diminuer, sans danger et sans risque, leur progéniture, ils se demanderont quel intérêt ils peuvent avoir à faire des enfants. Ils en restreindront le nombre, selon cet intérêt même, qui à deux, qui à trois, qui à quatre... Et je ne pense pas que l'on dépasse souvent ce dernier chiffre... Et je vous prie de remarquer que ces raisons ne sont pas spéciales à notre race... Il se trouve qu'elles reçoivent chez nous leur première application, voilà tout !... Soyez bien sûr que les autres peuples s'apercevront bientôt qu'ils n'ont aucun intérêt à avoir beaucoup d'enfants... ils

---

<sup>88</sup> Le cas extrême de cette sanctification chrétienne de la saleté et de « l'ordure » est fourni par le culte rendu par l'Église catholique romaine à Benoît-Joseph Labre (1748-1783), mendiant et vagabond artésien, dont le pape Léon XIII a fait un saint en 1881 : adepte de la mortification de la chair, il passe pour ne s'être point lavé pendant des années et avoir vécu au milieu d'une répugnante vermine, et sa sainteté posthume est proportionnelle à sa saleté... C'est précisément ce « *grand saint Labre* » qui est invoqué par un peu ragoûtant « *petit frère* » du collège des jésuites de Vannes, au chapitre VII de la première partie de *Sébastien Roch* (Éditions du Boucher, 2003, p. 195).

<sup>89</sup> Ce rapprochement entre femmes du monde et prostituées n'a rien d'anodin : pour Mirbeau, le mariage dit « de raison », c'est-à-dire d'argent, qui est de mise dans les milieux riches, fait des femmes de la classe dominante l'équivalent des « filles de joie », puisqu'elles aussi monnaient leurs faveurs dans le cadre de ce qu'on appelait « le devoir conjugal ». Autre ressemblance : la stérilité, qui était l'apanage des prostituées, tend à se répandre dans les familles bourgeoises, où se développent les pratiques malthusiennes.

seront, peut-être, préservés de la contagion pendant quelque temps... Leur religion, leur état social, leurs mœurs, leur permettront de résister encore... c'est possible... mais ils y passeront comme nous, et l'égalité se fera par la petite famille, non par la grande, ce qui me paraît, d'ailleurs, un idéal moins barbare, autrement élevé que celui sur lequel nous vivons aujourd'hui et qui nous fait désirer plus d'enfants pour plus de massacres ! Au reste, les statistiques de la natalité chez les différents peuples de l'Europe accusent déjà une notable diminution... Et ces courants-là, on ne les remonte pas, on ne les remonte jamais !... Nous avons été en avance de cent ans sur le régime républicain, auquel aboutissent fatalement toutes les royautés et tous les empires européens... Nous sommes également en avance sur cette grande évolution qui se prépare et qui nous prépare un avenir de pain et de joie : la restriction des naissances<sup>90</sup>... Est-ce un bien ?... Est-ce un mal ?... Pour le moment, c'est un fait, et rien, croyez-le, ne prévaudra contre lui !... Qu'est-ce que vous voulez ?... Il faut bien faire des lois inutiles, comme la plupart des lois... À quoi serviraient les législateurs ?

Et comme, parmi nous, quelques-uns se récriaient, protestaient, s'indignaient :

— Mais regardez donc les femmes, aujourd'hui, s'exclama le docteur... toutes les femmes, et non seulement les Françaises... mais les Anglaises, et les Allemandes si bonnes pondeuses, dont le ventre est en état perpétuel de germination<sup>91</sup>... Observez la mode qui les habille et les unifie dans un sentiment de protestation contre le sexe et, par conséquent, contre le rôle de maternité que la nature leur a donné<sup>92</sup>... Elles n'ont plus de poitrine, plus de hanches, plus de ventre !... Plus de ventre, surtout ! Le ventre est une tare, un crime, une laideur, une prééminence ridicule... Il faut qu'il disparaisse, étouffé dans des armatures, roulé dans des corsets qui suppriment les rondeurs fécondes de la femme... Et c'est avec fierté que la femme proclame, par tout son corps incapable de donner la vie au germe, sa stérilité...

La maîtresse de la maison, inquiète de l'exaltation du docteur, se leva et dit :

— Une tasse de thé, mon cher docteur, voulez-vous ?

*Le Journal*, 16 décembre 1900

\* \* \*

## DÉPOPULATION (VI)

Le docteur O... n'a pas voulu accepter sans répondre l'attaque, d'ailleurs courtoise, à laquelle se livra, contre lui, dans mon dernier article, un de ses collègues de l'Académie de médecine.

Et voici ce qu'il m'écrit :

« L'argument invoqué par mon confrère n'infirme pas mon assertion. J'estime au contraire qu'il la corrobore. Entendons-nous, cependant. J'ajoute à ma première affirmation celle-ci, qui la complète et l'explique avec plus de clarté : le nombre d'enfants, dans une famille, est inversement proportionnel aux frais d'éducation. Et je défie qu'on réfute cette proposition, d'une rigueur sociologique absolue. Dans la famille riche, où l'éducation d'un enfant (nourriture, habits, précepteur, lycée, université) est très coûteuse, la natalité est moins élevée que dans la classe ouvrière, où l'éducation d'un enfant ne coûte presque rien, relativement, bien entendu, voilà tout... Mais, chez les uns et les autres, les conditions économiques fixent le nombre d'enfants... Pendant que les uns, consciemment, évitent la conception, parce que plus instruits et plus intelligents, les autres ont recours, à défaut d'autres pratiques ignorées d'eux, à l'avortement dit criminel, très

---

<sup>90</sup> Le taux de natalité a en effet sensiblement baissé en France tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, passant de 32 pour mille dans la première décennie à environ 22 pour mille dans la dernière décennie. La baisse est moins rapide, surtout en Allemagne, et aussi plus tardive, dans les autres pays d'Europe, qui n'en suivront pas moins le même chemin.

<sup>91</sup> En 1900, la moyenne est encore de cinq enfants par femme, en Allemagne (contre 2,9 en France, en 1901). C'est pourquoi la population du *Reich* a augmenté de près de quatorze millions d'habitants entre 1875 et 1900 ! Mais en 1933, le nombre d'enfants par femme n'y sera plus que de 1,6.

<sup>92</sup> Dans son consternant article sur « Lilith » (*loc. cit.*), Mirbeau exprimait la même idée avec une brutalité inouïe : « Selon les lois infrangibles de la nature, dont nous sentons mieux l'implacable et douloureuse harmonie que nous ne la raisonnons, la femme est inapte à ce qui n'est ni l'amour, ni la maternité. »

développé dans la petite bourgeoisie encore consciente, tandis que, dans la classe ouvrière, l'équilibre se rétablit automatiquement, aussi bien par les épidémies que par la nécessité inéluctable et régulatrice des lois économiques. Je dirai donc, pour généraliser, que, dans chaque famille, le nombre d'enfants se réduit, tôt ou tard, à celui déterminé par sa condition économique et sociale<sup>93</sup>... On ne peut aller à l'encontre de cette vérité. Les moyens employés pour y arriver, conscients ou inconscients, élégants ou ignobles, peuvent être et sont très variables... mais ils ignorent et ignoreront toujours tous les législateurs, comme ils priment et primeront toujours toutes les lois... Nous pouvons, mon collègue et moi, différer sur les causes d'un état social, qui se présente, chez nous, d'une façon si aiguë. Mais ce en quoi nous sommes tout à fait d'accord, c'est dans la parfaite inutilité des lois... nous fussent-elles apportées par des hommes de bonne volonté, de valeur morale et de vues courtes, comme M. Piot, qui croit qu'on fait jaillir la semence humaine comme Moïse l'eau d'un rocher... par un coup de baguette !... »

Question close.

\*\*\*

Voici maintenant l'opinion d'un homme fort distingué et fort instruit, mais qu'aveugle, en cette question où il ne devrait rien avoir à faire, un esprit, fâcheux à mon sens, de nationalisme. Je la donne, car elle n'est pas seulement l'opinion d'un homme, ce qui est peu de chose, mais l'opinion d'une masse, ce en quoi, étant donnés l'esprit étroit des majorités et l'instinct barbare des foules, elle me semble, sans qu'il soit besoin d'autres arguments, condamnable.

Ainsi, voilà un homme instruit, je le répète, sociable, doué de toutes sortes de qualités qu'on aime et qui sont des plus charmantes... ouvert à toutes sortes de choses généreuses, capable de se dévouer au bonheur de l'humanité, et qui me dit :

— Vous prétendez que les statistiques de la natalité chez les différents peuples de l'Europe, accusent déjà une notable diminution des naissances... Où la voyez-vous, cette diminution, en dehors de la France, notre doux pays, et d'un certain nombre de peuplades sauvages de race inférieure ?... car le rapprochement s'impose, tout humiliant qu'il soit pour notre vanité... Quant à moi, je ne la vois pas du tout, bien au contraire...

À quoi je répondis :

— Un mouvement d'idées, quel qu'il soit – politique, économique ou social – n'est jamais isolé, n'est jamais particulier à un pays... Il s'étend plus ou moins vite d'un pays à un autre pays, grâce aux relations de jour en jour plus faciles, aux relations de toutes sortes, commerciales, artistiques, scientifiques, que ces divers pays ont entre eux... Mais il s'étend, croyez-le bien, il s'étend à la façon des grandes épidémies, obstinées, surnoises, implacables, qui ignorent les frontières et les différences de régime... On peut en retarder la pénétration... on peut les arrêter quelque temps... Mais elles passent, en dépit de tous les obstacles dressés contre leur expansion... L'idée est l'épidémie la plus tenace, la plus terrible, la plus insaisissable qui soit<sup>94</sup>... Quand elle a résolu de cheminer par le monde, aucune barrière, aucun règlement, aucune mesure de défense et de protection ne sauraient empêcher sa marche – lente, toujours, mais toujours sûre... Vous me parlez de l'Allemagne. Mais l'Allemagne est arrivée à son maximum de fureur prolifique. Elle ne tardera pas à glisser sur la pente de la restriction et de la décroissance. Et la Russie, pays plus neuf, plus immense, avec ses grandes solitudes à peupler<sup>95</sup>, mais qui, sous le silence et sous le knout<sup>96</sup>,

<sup>93</sup> C'est là un déterminisme par trop mécaniste, que l'autre médecin n'a pas tort de trouver trop simpliste. Mais, par des voies différentes, les deux experts arrivent à la même conclusion : la baisse de la natalité est inéluctable.

<sup>94</sup> Mirbeau exprimait déjà la même idée dans son article sur « Ravachol » (*loc. cit.*), qui se terminait par cette affirmation : la bombe qui fera exploser le vieux monde « sera d'autant plus terrible » qu'elle ne contiendra que « de l'Idée et de la Pitié, ces deux forces contre lesquelles on ne peut rien ».

<sup>95</sup> La croissance démographique de la Russie est alors de l'ordre de 2 % par an en moyenne : de 1900 à 1910, la population a augmenté de 28 millions d'habitants ! À ce rythme-là, la Russie aurait pu voir sa population multipliée par huit en cent-cinquante ans et compter huit cents millions d'habitants en 2050 !

<sup>96</sup> Mirbeau a précisément intitulé « Sous le knout » un article consacré à la répression policière dans la Russie tsariste, paru dans *Le Journal* le 3 mars 1895 (il est recueilli dans les *Combats littéraires*, pp. 397-400 ; <http://www.scribd.com/doc/2252661/Octave-Mirbeau-Sous-le-knout>).

entretient de sourds et ardents foyers de protestation... la Russie suivra l'Allemagne, comme l'Allemagne est en voie de suivre la France<sup>97</sup>... Et cela dans un avenir plus prochain qu'on ne suppose. Le microbe est au cœur de tous ces fiers empires... Il travaille sourdement ces lourds organismes, qui ne fonctionnent que pour la conquête... et, par conséquent, pour la destruction finale... Car l'histoire, cher monsieur, ce n'est jamais le présent... Or vous ne regardez que le présent. Le présent est un mur derrière lequel il se passe des choses formidables, et que vous ne voyez point... Mais renversez le mur... et interrogez l'horizon... Vous reconnaîtrez très vite que tout a croulé de ce qui paraissait si solide... que tout est détruit de ce qui paraissait indestructible...

L'homme me dit encore :

— Pure rhétorique... Billevesées de littérateur !... Nous pourrions discuter sur cette question pendant deux jours sans nous entendre !... J'y renonce... Mais il y a encore ceci... Vous croyez sérieusement que l'hygiène a fait moins de progrès chez les prolifiques nations anglaise<sup>98</sup>, allemande, russe, qui font des enfants, que dans la nation française, laquelle n'en fait point ?... Certaine hygiène, oui !... mais cette hygiène spéciale, et contre laquelle je ne saurais assez protester, c'est précisément « le mal français », qui nous fait honnir de l'étranger. Il vous plaît d'affirmer qu'en cela nous devançons les autres sur le chemin du progrès ?... Pour ces autres-là, monsieur, qui ne sont pas plus bêtes que vous, ce progrès s'appelle un recul.

— Aujourd'hui, certes, mais demain...

— Aujourd'hui comme demain, les forts sont ceux qui savent le mieux faire, strictement, « de la chair à canon ».

Ainsi, voilà donc l'idéal raisonné chez un homme d'élite... et obscur au cœur de la foule, qui n'entend et ne veut entendre d'autres idées... Ainsi, au moment même où notre esprit se hausse sur d'autres vérités, où nous entrevoyons, grâce à la crise où nous nous débattons en ce moment, la possibilité d'un avenir meilleur... toutes les lois... toutes les littératures... toute la science, doivent aboutir à ceci : « faire de la chair à canon » !

Et voilà des gens, des quantités de gens, qui, dans une société incapable de donner à tous ses enfants le pain et le bonheur qu'elle leur doit, ne songe qu'à augmenter le nombre des malheureux, en augmentant le nombre des êtres humains, au lieu de s'efforcer à éteindre la misère, à répartir la richesse d'une façon plus équitable, à bâtir moins de prisons et moins de casernes, et plus de maisons riantes, et plus d'asiles de joie... Et comme il faut répéter souvent les formules heureuses, afin qu'elles pénètrent plus profondément dans les cerveaux lents à concevoir, même l'intérêt humain à chercher les moyens – non pas seulement législatifs, mais sociaux – d'augmenter, [non<sup>99</sup>] le nombre des hommes, mais la somme de bonheur possible parmi les hommes...

*Le Journal*, 23 décembre 1900

---

<sup>97</sup> L'Allemagne a tellement bien suivi la France qu'elle a maintenant l'un des taux de natalité les plus faibles du monde (8 naissances pour 1 000 habitants, en 2007), alors que la France possède désormais l'un des taux les plus élevés parmi les pays riches (13 pour mille, en 2007).

<sup>98</sup> En Angleterre, la population est passée de dix-huit millions d'habitants à trente-trois millions, en un demi-siècle.

<sup>99</sup> Une malencontreuse coquille a fait disparaître ce « non », ce qui rend du même coup la phrase incompréhensible. Reste que, même avec cette correction, la phrase est très mal fichue (il y manque un verbe), et c'est fort étonnant. On peut supposer que le prote a eu du mal à déchiffrer le manuscrit.